

## Le dialecte d'Alalah: un examen préliminaire\*

D. Arnaud — EPHE-Sorbonne

[Babylonian, Sumerian and Hurrian have almost completely overlaid the local vernacular in the Alalah texts; nevertheless, the latter can still be discerned here and there. This scarce evidence is gathered together and commented below in order to attempt to put this dialect in the general frame of Syrian West-Semitic tongues.]

§1: le syllabaire; §2: le babylonien d'Alalah; §3: les phonèmes du dialecte et l'accentuation; §4: les thèmes nominaux monosyllabiques; §5: les thèmes nominaux bisyllabiques; §6: les thèmes à préformante; §7: les suffixes d'élargissement; §8: les suffixes pronominaux; §9: les "mots-outils"; §10: les pronoms indépendants; §11: la morphologie verbale: l'imperfectif de la forme simple; §12: le perfectif de la forme simple; §13: l'impératif de la forme simple; §14: la forme intensive; §15: la syntaxe; §15: remarques finales. Annexes: 1. *šarrāku(m)*: "colporteur"; 2. Le démonstratif *anamū*.

Marquons, d'entrée, le but et les limites de cette courte étude: elle n'expose pas tout au long les langues que l'on trouve écrites sur les tablettes trouvées à Tell Atchana\*\*; elle ne s'intéresse qu'à ce que

\* La bibliographie est donnée dans G. Giakummakis, *The Akkadian of Alalah*, La Haye-Paris, 1970, pp. 17-21 (abrégé en Giakummakis). Zeeb ("Studien zu den altbabylonischen Texten aus Alalah I", *UF* 23 [1991], "Studien zu den altbabylonischen Texten aus Alalah II", *UF* 24 [1992]) a repris un certain nombre de textes.

Les abréviations sont celles des dictionnaires. On y ajoutera: Arnaud, *Textes syriens*: D. Arnaud, *Textes syriens de l'âge du Bronze récent*, Sabadell-Barcelone, 1991; Arnaud, *RSO VII*: D. Arnaud, *Une bibliothèque au sud de la ville*, P. Bordreuil éd., Paris, 1991 (*RSO VII*); Arnaud, *SEL XII*: D. Arnaud, "Le vocabulaire de l'héritage chez les Syriens de l'Euphrate à la fin du II<sup>e</sup> millénaire", *Studi epigrafici e linguistici*, XII (1995), pp. 21-26; Brockelmann: C. Brockelmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, Berlin-Londres-New York, 1908; Buccellati, *Amorites*: G. Buccellati, *The Amorites of the Ur III Period*, Naples, 1966; Gröndahl, *Personennamen*: F. Gröndahl, *Die Personennamen der Texte aus Ugarit*, Rome, 1967; Harris, *Development*: Z. S. Harris, *Development of the Canaanite dialects*, New Haven, 1939; Huffmon, *Personal Names*: H. B. Huffmon, *Amorite Personal Names*, Baltimore, 1965; Joüon, *Grammaire*: P. Joüon, *Grammaire de l'hébreu biblique*, Rome, 1947; Jucquois, *Phonétique*: G. Jucquois, *Phonétique comparée des dialectes moyen-babyloniens du nord et de l'est*, Louvain, 1966; Rainey, *Canaanite*: A. F. Rainey, *Canaanite in the Amarna tablets II*, Leyde-New-York-Cologne, 1996. "Catalogue" renvoie au catalogue des noms propres de l'édition de D. Wiseman.

J'ai jugé inutile de faire précéder par AT le numéro que les documents d'Alalah ont reçu dans les publications princeps de D. Wiseman, j'ai muni seulement d'une astérisque les textes du niveau VII. L'inscription d'Idrimi (S. Smith, *The Statue of Idrimi*, Londres, 1949) est citée comme: Idrimi (suivi du chiffre de la ligne).

\*\* Et d'abord à cause de l'état de la publication: commencée en 1953 avec D. Wiseman, *The Alalakh Tablets*, Londres, elle reste aujourd'hui inachevée (R. S. Hess, "A preliminary list of the published Alalakh texts", *UF* 20 [1988], pp. 69-87); d'assez nombreux fragments totalement inédits (conservés pour la plupart à Antakya, si je suis bien renseigné) ne sont mentionnés nulle part: un jugement pondéré sur Alalah exigerait que tout le corpus fût accessible. Cependant, la gêne n'est pas très grande pour le but que je vise ici.

pouvait être le dialecte parlé dans l'Amq au IIe millénaire avant notre ère; elle ne vise d'ailleurs pas à en épuiser la description; elle ne cherche qu'à faire ressortir quelques traits, les plus nets, qui suggéreront, en conclusion, quelle place on peut, d'abord, lui donner dans l'ensemble de l'ouest-sémitique et quel rapport, ensuite, il pouvait avoir avec le dialecte du moyen-Euphrate. En ce sens, de la présentation à venir de ce dernier, ces pages-ci sont une sorte de complément ou d'introduction.

La prudence et la retenue sont de mise dans un travail de ce genre, l'acharnement à rendre compte de tout est non seulement vain, mais néfaste; il faut se fixer des buts sages et essayer d'atteindre un minimum, qui soit au moins de l'ordre du vraisemblable et de l'acceptable; ainsi, ne fais-je appel qu'à des racines bien établies et, autant que possible, largement utilisées dans le plus grand nombre de langues ouest-sémitiques. Le contexte manque le plus souvent, donc la possibilité même de contrôle, c'est au demeurant le cas général des noms propres. J'ai tenté ailleurs de montrer (D. Arnaud, "Le fœtus et les dieux au Proche-Orient sémitique ancien", *Revue de l'histoire des religions*, 213-2 [1996], pp. 123-142) que la "théorie épigénétique" était à la base d'un certain nombre d'entre eux; je crois que le fait se vérifie ici aussi; y voir une clé d'usage universel serait, en revanche, absurde.

### §1: le syllabaire

Les signes du niveau VII et ceux du niveau IV se ressemblent tant que le classement chronologique des documents serait embarrassant si nous manquions de la double évidence externe et interne. On pourrait dire autrement et peut-être mieux: les cunéiformes paléo-babyloniens d'Alalah sont résolument si "modernes" qu'ils apparaissent déjà comme les modèles de l'époque mitanienne; la chose est frappante quand on les compare aux formes contemporaines de Babylonie propre. Impossible, en l'absence de sources, de savoir à quand remontent ces innovations graphiques et, encore plus, à quel *scriptorium* on les doit. Au moins peut-on conclure que la Syrie occidentale (pour ce que nous en savons aujourd'hui) a "décroché" de la tradition scribale de la Babylonie bien avant le milieu du IIe millénaire.

L'emploi du syllabaire, à toutes les époques, semble être le même que dans les autres sites syriens. Ainsi, le signe AH (Idrimi) est écrit avec les deux formes que l'on retrouve ensuite dans les textes du moyen-Euphrate, à Hattousa (Labat, *L'akkadien*, p. 8) et à Ougarit: une forme ramassée (assez proche de celle du paléo-babylonien) et une forme longue, dont la silhouette rappelle celle du signe GU. Dans 159, 21, gemé est écrit par la combinaison, qu'on retrouve sur le moyen-Euphrate, de MÍ IR. Au niveau IV, la "valeur" lí (3, 17) est un archaïsme isolé.

L'alternance, à l'initiale des verbes à l'imperfectif (troisième personne masculin singulier), entre les signes I, E et IA n'indique en rien une réalité phonétique; I et E sont des allographes de IA; ils notent tous le même son /ia/ (en particulier, le préfixe verbal \*ya-). D'ailleurs, nos syllabaires contemporains ont déjà enregistré la "valeur" /j/ de E (R. Labat-Fl. Malbran-Labat, *Manuel d'épigraphie akkadienne*, 1988, n°163). Elle a même pénétré la langue littéraire: l'adjectif *iattu* paraît bien écrit E-[at-tu] (en 448, 9). Cet usage s'étendait même à des signes C(onsonne)+e, transcrits couramment Ce (et, quelquefois, Ci). Dans la relative *tup-pu* [...] *ša i-te-eb-BE* (87, 20), l'absence de subjonctif n'est peut-être qu'apparente: BE n'est-il pas employé pour /bia/? Le procédé paraît même pouvoir se constater en sumérien: é.GE-(*ma*) (224, 12') n'est-il pas supposé noter \*é.gi.a et ge.en.GE: \*ge.en.gi.a soit kin.gi<sub>4</sub>.a (voir plus bas dans ce même paragraphe) avec une lecture /gia/ de GE? Inversement E peut noter /i/, comme le montrent les deux graphies du nom propre /...-ba'li/ (...*ba-ah-li* [293, 8], ...-*ba-ah-li-e* [293,15]).

L'existence de lectures "longues", c'est-à-dire de signes comportant une voyelle finale supplémentaire, est avérée dans les usages graphiques de la Syrie du IIe millénaire, selon le schéma VC: VCV et CVC: CVCV. Cette voyelle est le plus souvent (mais non toujours) la même que celle du signe "court". Admettre ce procédé, c'est faire s'évanouir de prétendues "fautes" grammaticales. Voici les exemples les moins discutables, mais un examen très attentif en trouverait sans aucun doute d'autres:

1. niveau VII

AB: /aba/ (*tâ-aba* [\*58, 10], ainsi transcrit, est un permansif pluriel avec le duel *libbāšu* comme sujet);

/apa/ (dans *i-ša-apa-ku'-ma* [\*95, 25']; toutefois, la correction proposée par Giakumakis, p. 102, est aussi acceptable);

AZ: /aša/ (est possible dans \*63, 12; ainsi, aucune syllabe n'aurait été oubliée à la fin du verbe; au niveau VII, toutefois, on aurait attendu une forme sans crase finale: /ia/);

UG: /uku/ (supposé dans *am-mu-uku* [\*253, 7], il évite une forme "absolue" et aligne la graphie de ce nom propre sur ses autres graphies).

2. niveau IV

AN: /ana/ (passim dans la graphie du pronom démonstratif *anamû*, voir, plus bas, l'Annexe 2);

HUR: /huru/ (supposée dans Idrimi, 71, cette lecture mettrait *ip-huru* sur le même plan que *il-li-ku*);

ID: /iṭi/ ou /iṭa/ (on obtient une forme *hi-iṭi/-iṭa-šu* [2, 52] plus satisfaisante, car le contact entre dentale et chuintante est évité; mais il reste que ce contact n'évolue pas toujours en /ss/ au niveau IV [cf. plus bas §2]);

IH: /ihi/ (le toponyme Nihî s'écrivant toujours *ni-hi*, la lecture *ni-ihî* [Idrimi, 22] fait retrouver la graphie courante);

IN: /ini/ (l'élément hurrite très banal *šeni* ["frère"] apparaît écrit ...-še-IN [92, 4']; une lecture longue l'aligne sur le reste des graphies);

KAM: /kama/ (en transcrivant ainsi, on se débarrasse de la mimation; peu vraisemblable au niveau IV et on marque bien l'enchaînement des deux verbes, exigé par le contexte [17, 12]);

KIR: /kiri/ ou mieux /kiru/ (cette lecture réintroduit le subjonctif où on l'attendait [Idrimi, 96]);

LAK: /laka/ (on a ainsi une forme imperfective du duel que le contexte suppose: *i-laka* soit *illakā* [47, 15]);

LIK: /liqi/, /liqe/ (dans *i-liqi / qe-e-šu* [16, 20], il évite une graphie "rompue");

SAR: /sara/ (on élimine ainsi une graphie "rompue" dans 2, 18: *ta-ba-sara'-an-[ni]*);

ŠAR: /šar(r)i/ (le même anthroponyme est écrit *aš-ta-bi-lugal* et *aš-ta<sub>x</sub>(HI)-bi-šar(r)i* [47, 5 et 6]);

TAG<sub>4</sub>: /taga/, /tagi/, /tagu/ (la lecture longue [49, 4] alignerait ce nom propre sur les très nombreux anthroponymes composés avec cet étymon);

TAR: /tara/ (cette transcription permet d'analyser *e-tara-dam-ma* [165, 3] en /yatar-'adamma/).

Sinon, les "valeurs" sont courantes. Le texte de la statue d'Idrimi fait exception, mais dans quelle mesure exacte le fait-elle? La reconnaissance matérielle des signes est-elle toujours avérée? On peut, cependant, tenir pour assuré *šī* (Idrimi, 39), *šī<sub>12</sub>* (Idrimi, 79), peut-être *iā* (Idrimi, 89); la lecture ÚH: /uš/ a été proposée par l'éditeur (p. 98), mais une transcription par *u<sub>4</sub>* (Idrimi, 80 [*u<sub>4</sub>-te-pí-iš*], 92 [*u<sub>4</sub>-sà-ra-ar*]) n'est-elle pas préférable, puisqu'elle est déjà enregistrée dans nos syllabaires?

Ailleurs, les "valeurs" rares ou nouvelles se trouvent surtout (mais non exclusivement) dans les toponymes, pour lesquels ces jeux graphiques paraissent plus facilement tolérés que pour des noms communs:

hub (dans le toponyme: *ú-rú-hub* [147, 1]);

ír (*ni-BI-ír-ti* [108, 12]);

ís (*ís-ma- ...* [\*33, 8; \*238, 34] et *ís-mi- ...* [\*383, 5] de /yašma<sup>c</sup>-.../: ces transcriptions sont

suggérées par les graphies du même verbe au perfectif [voir plus bas §12]);

ku<sub>x</sub> de GÚ (dans le toponyme *a-ku<sub>x</sub>-bi<sub>r</sub>-a* [\*373, 8]);

la(w) ou la<sub>x</sub> de LAB (160, 22: *a-la(w)-wa-ri*, pour le commun: *a-la-wa-ri*. Dans ce cas, est-ce le /b/ qui est pris comme l'allographe de /w/? L'onomastique hurrite du site emploie indifféremment des signes en labiales ou des signes avec /w/ pour les mêmes étymons. Ou bien est-ce LAB qui a une lecture courte la<sub>x</sub>, à l'instar des idéogrammes sumériens, comme nous le verrons plus bas? Les deux hypothèses sont soutenables);

lam<sub>5</sub> de LIM (\*20, 12);

rim (\*12, 1': [*'ki-ṛ-rim*] à comparer avec 17': [*k]i-i-ri-im*);

rú (dans le toponyme: *ú-rú-hub* [147, 1]);

šip<sub>x</sub> de ŠUP (115, 8: *šip<sub>x</sub>-ri*).

Deux idéogrammes seuls méritent un commentaire. MÍ NITA note, sans aucun doute (comme il le fera plus tard à Emar et à Ougarit), l'accadien *šerru* ("petit enfant"); mais la lecture globale sumérienne, s'il y en avait une, est inconnue. Le sens se dégage du rapprochement de deux graphies dans une formule du corpus divinatoire: *nišū tur.meš-šina // šerrēšina ana kaspi ipaššarā* ("Les gens vendront leurs jeunes enfants pour de l'argent"); on lit à Emar (Arnaud, *Emar* 6, n° 652, 73'): MÍ NITA, au lieu de *tur.meš-šina // šerrēšina* de Mésopotamie et d'Ougarit. Indice supplémentaire: en 235, l'idéogramme est repris par *zi* ("vie", "esclave"); ce sens convient à la plupart des autres références (75, 7'; 89, 2; 111, 10; 112, 7-10 [si l'on lit: *ù [i-na] di-ni / i[l-te-]e-ka / MÍ NITA.[meš-šu / i-din*] "et il a [gagné] son procès contre toi; [livre] les jeunes esclaves [qui lui appartiennent]"). Cependant, il ne convient pas à tous les passages: le contexte (dans 298) et une graphie comme MÍ NITA-*tu*, (en 232, 1) l'excluent; alors, le sens (et la lecture babylonienne) sont obscurs (voir von Soden, *AHW*, s. v. *sekretu*).

La lecture de MÍ.LÚ-*tu*, n'est pas établie. Dans 82 (malgré sa syntaxe disloquée), le sens de "femme (esclave)" est acceptable. Ailleurs, dans 66 et 67, que ce soit une personne dont on trafique, c'est indiscutable, mais de quel sexe? 66 (aux lignes 6 et 7) y renvoie par un suffixe masculin; de même, dans 344, 5-6, le permansif est masculin pluriel; toutefois, ce pourrait être une négligence, car il est au masculin singulier avec un sujet masculin pluriel l. 4 (si ce n'est pas une lecture longue).

Si leur emploi comme tel ne mérite aucune remarque, plusieurs indices montrent qu'indiscutablement les "déterminatifs" étaient bel et bien prononcés. Quatre anthroponymes le prouvent pour dingir / *ilu*: *su-mi-lam-mu* (/šūm-il-<sup>c</sup>amm/ [\*240, 8; \*241, 13; \*268, 6; \*378, 5]), *il-ab-šū-ra* (/il-ab-šūr/ [\*238, 40]), *šub-il-am-mu* (/tūb-il-<sup>c</sup>amm/) et *is-mi-il-a-du* (/yašma-<sup>c</sup>il-<sup>c</sup>add/ [\*383, 11. 4-5]). On les traduira respectivement: "le divin <sup>c</sup>amm est le Nom", "le père divin est un roc"; "reviens, oncle divin"; "le divin <sup>c</sup>add exauce". La même remarque vaut pour kur / *mātu* devant les noms de pays (cf. E.W. Greenstein-D. Marcus, "The Akkadian Inscription of Idrimi", *JANES* 8 [1976], p. 69) et pour les noms de mois: quand ceux-ci sont déclinaux, ils sont en état d'annexion. C'est l'analyse la plus simple des génitifs (babylonisés) comme *attanati(m)* (en face d'*attanale*), *hiyārē*, *g/klqirārē*, *mišārē*, *niqālē*, *pagrē* (voir les références dans Giacumakis, s. v. et, ici, plus bas §4 et §5, sous les thèmes *qatl* et *qitāl*) et *še-ri-im* (\*A 73, inédit).

Les idéogrammes (substantifs, adjectifs, verbes et "mots-outils") relevant du sumérien n'appellent aucune remarque. Le syntagme *šu pa.an.ti* (74, 9), en face de \**šu ba.an.ti*, attendu, et d'ailleurs attesté à Alalah même, est un lapsus et ne peut témoigner de l'assourdissement de la labiale. Un trait, en revanche, commun est l'amuissement de la consonne finale dans les mots sumériens de type C<sub>1</sub>VC<sub>2</sub>, prononcés C<sub>1</sub>V. Ainsi /ga/ peut-il s'écrire avec le signe GAG; les exemples en sont *ša.GAG.dù* (\*409, 40; \*414, 2 pour *ša.ga.dù*), *gad.ša.ga<sub>x</sub>.<dù>* (si on suppose une haplographie *gad.ša.GAG.<GAG>* [\*62, 9], à moins de donner une lecture "longue" à ŠÀ: *ša.ga<sub>x</sub> [d'où: gad.ša.ga<sub>x</sub>.dù]*) et *gag.ú.tag.GAG* (431, 1). Inversement GA se trouve tout naturellement et en conséquence à la place de GAG dans *ga.ú.tag.ga* (401, 10; 402, 4). Comme à Emar

(Arnaud, *Textes syriens*, n° 44, 6; *Semitica* 46, p.12, l. 24) et à Ougarit (*MSL SS* 1 80 qui traduit *til.la* par *ašābu*), le scribe peut écrire BE pour *til*, prononcé /ti/ et signifiant "vivre". Ainsi, l'épithète de "nin.gal: nin.til.la (448, 6; peut-être encore 450, 10) se traduira "dame de vie" (et non "de mort"). S'il n'est pas une faute (pour *še-<ni>*), le -ŠE de l'anthroponyme hourrite *ša-tu-up-ŠE* (66, 10) représente peut-être la prononciation du sumérien *šeš* ("frère", mais il est de toute façon à lire: *-šeni*; on le trouve d'ailleurs quelques lignes plus haut en clair [66, 2]). D'après la "valeur" /ir/ (108, 12), à partir de URU, c'est-à-dire: /iri/, ce phénomène d'amuissement concernait aussi les voyelles finales.

Le sumérien phonétique est massivement utilisé dans les textes de bibliothèque, mais son étude, bien difficile, exigerait des développements particuliers qui sortiraient du cadre de cet article; il apparaît aussi assez fréquemment dans les textes de la pratique. On se contentera ici des données qu'ils fournissent:

gal: gál (dans *hi.gal* "prospérité": 363, 1 [nom propre, sans doute babylonien])

hi: hé (dans le même anthroponyme)

im: emè (c'est-à-dire *lišānu* "lame" [113, 22; 439, 1, 2])

ur: ur<sub>5</sub> (dans *ur.ri* "emprunt-hubullu" [\*42, 3], cf. *ur<sub>5</sub>.ra* [\*45, 2], mais une lecture *ep-ri* n'est pas exclue).

Voir en *lú.ge.en.ge* (284, 4) une transcription de \**lú.kin.gi<sub>4</sub>.a*, selon la proposition d'A. Goetze (*JCS* 13 [1959], p. 63), est très séduisant. Enfin, le verbe *a.tu* (pour le banal *ù.tu* [92, 15, 18]) enregistre-t-il une prononciation /o/ du premier élément? Entrerait-il aussi dans la catégorie du sumérien "phonétique"? N'est-il pas une simple faute?

*du<sub>10</sub>* pourrait noter /du/ ("aller" etc., de DU) dans *ge<sub>6</sub>.du<sub>10</sub>*; ce nom de fonction serait à comprendre: *ge<sub>6</sub>.du*, *hā'it mūši* "veilleur de nuit" [144, 7]). Enfin *gú.DU.a* ([\*54, 9] pour *gú.è.a* "manteau") pourrait s'analyser aussi comme une chaîne de sumérien phonétique: \**gú-ud-du-a*, où UD-DU n'aurait pas reçu la lecture globale: è; mais n'est-ce pas plus simplement une faute pour *gú.<UD>.DU.a*?

## §2: le babylonien d'Alalah

Le dialecte d'Alalah ne se détache que confusément et fort sporadiquement sur le fond que représentent surtout le babylonien, mais aussi le hourrite et le sumérien. L'assyrien n'a à peu près pas laissé de traces, sauf au niveau VII: *ur-ki-it* ... (\*86, 16, dans l'expression *ur-ki-it u<sub>7</sub>-mi*: "à l'avenir"), puis, au niveau IV, deux lignes dans 363, 7-8, la forme *ta-ta-dan* (sur *tadānu* [2, 57]) et quelques noms propres. Le vocabulaire de ce vernaculaire ne saurait se définir, malheureusement que par une méthode négative: c'est ce qui ne se retrouve pas dans ces autres langues. Mais, comme nous n'en connaissons évidemment pas tout le lexique, décider que tel ou tel mot n'est pas babylonien, etc. reste en théorie infondé; toutefois, accepter cette très forte objection, c'est se condamner à ne rien faire; le plus sage est de la garder présente à l'esprit et de n'utiliser l'adjectif "dialectal" qu'avec la plus grande retenue.

Au niveau VII, les scribes écrivent un paléo-babylonien grammaticalement correct; \*409 fait exception. Certes, *wa-a-aš-bu* (\*22, 7) témoigne, peut-être, de l'influence des graphismes hourrites, le A "colorant" le signe WA; *ú-wa-aš-bu* (\*24, 8) est peut-être une tentative pour assurer l'articulation "correcte" du /w/ initial: l'amuissement de celui-ci était-il déjà en cours en paléo-babylonien? La forme *a-ši-ib* (\*25, 8), du même niveau VII, l'attesterait peut-être, à moins qu'elle ne soit qu'un lapsus.

La mimation est quelquefois non écrite, mais, s'il est vrai qu'elle disparaît en Babylonie dès le milieu du XVIIIe siècle (von Soden, *GAG*, p. 80 §63), il n'y aurait rien là que de très naturel. Au niveau VII même, un certain nombre de textes sont à dater de la fin de ce siècle. Ces absences sont d'ailleurs rares (*at-ra* [\*368, 10]; *ba-al-tú* [\*42, 8]; *é-ta* [\*12, 2', 11']; *e-pí-ru an-nu-ú* et *e-pí-ri an-ni-i* [\*58, 15 et 21]; *e-eq-la* [\*12, 2', mais 11': *e-eq-la-am*]; *ga-am-ri* [\*53, 8; \*61, 10; dans \*62, 5, on attendrait \**šim gamir* au lieu de *ši-im ga-am-ri*]; *ha-za-an-ni* (\*52, 24); *li-it-tí* [\*23, 5]; *ma-az-za-az-za-ni* [\*41, 6]; *šar-ri* [\*80, 25]).

Autres déviations du bon usage: la confusion des cas (nominatif pour génitif [\*19, 5; \*20, 4; \*24, 4] ou, inversement, génitif pour nominatif [\*24, 13]). Le cas construit d'*abnum* serait négligé, mais les deux passages sont obscurs (*ab-nu* lâl [\*57, 32]; *ab-nim* ð.giš [\*320, 1]); le mot semble, d'ailleurs, avoir un autre sens que le sens habituel. Le cas construit non classique *é-ti* ... (\*20, 7; \*59, 3) est un solécisme auquel la disposition matérielle de la tablette a chaque fois poussé le scribe; l'analogie avec *qa-ti* ... (forme grammaticalement correcte [von Soden, *op. cit.*, p. 82 §64 c]) a peut-être joué.

Le babylonien du niveau IV est certes plus négligé. La suite dentale-chuintante reste quelquefois sans assimilation (tout particulièrement dans 2, 27, 42, 46, 47, 51, 74 et passim [pour 2, 52, voir plus haut]; Idrimi, 70, 91, 95). Dans l'écriture, on trouve çà et là des voyelles longues, grammaticalement injustifiables ([*i-dá*]b-ba-a [2, 11]; ta-a-bal [330, passim]; ka'-li-ma-a [350, 11]); un tel phénomène a été constaté depuis longtemps, pour le IIe millénaire (J. Aro, *Abnormal Plene Writings in Akkadian Texts*, Helsinki, 1953, pp. 8 sqq).

Avec tout le babylonien de Syrie, le pronom suffixe de la première personne singulier est désormais *-ia* à tous les cas: on trouvera une proposition d'explication de ce phénomène plus bas §8 à propos du suffixe possessif dialectal /i/. L'état construit de *é* est *é-ti* ... (300, 17, 25, 62), mais la forme est déjà attestée (on vient de le voir) au niveau VII. Les fautes de déclinaison sont de loin les plus nombreuses, des habitudes graphiques qu'on ne saurait négliger en réduisent toutefois le nombre. A tous les cas, *kalû* n'existe que sous la forme figée *ka-li*... (sauf dans 16, 9: *ka<sub>2</sub>-la*); *gab-bu*, à l'accusatif (46, 11), est peut-être aussi analogiquement considéré comme invariable. Le besoin de simplicité a donné aux noms de mesure (*kakkaru* par exemple) et à ceux de matière (à commencer par *šurpu*) l'invariabilité d'idéogrammes; peut-être d'autres substantifs ont-ils été ainsi traités à l'occasion (mf.lú-tu<sub>2</sub>, en dépit de son apparent "complément phonétique"; *munnaḫdu* [101, 2, si me est l'idéogramme du pluriel, mais le document est vraisemblablement aleppin, et non d'Alalah]; *mariannu* [considéré comme exogène]; *sirdu* [87, 15]). Le pluriel \**abbūtu* de *abu* ("père"), du texte d'Idrimi (*a-bu-te*.hi.a [61]) est aussi connu à Qatna et à Byblos (d'après le corpus d'El-Amarna); mais *ib-ru-te* (Idrimi, 76], à l'accusatif) est unique. Ces formes sont malaisées à expliquer (Jucquois, *Phonétique*, p. 83); peut-être ne sont-ce que des pluriels surdéterminés; ils n'ont pu qu'être favorisés par l'hésitation sur celui de *šību*: *šī-bu-te* (2, 52, à l'accusatif) et *šī-bu.meš* (2, 2, à l'accusatif; ou bien *šī-bu* est-il ici pris pour une sorte d'idéogramme, plutôt que pour un pluriel écrit phonétiquement *šībū*?).

Ces réserves faites, reste que le nominatif remplace à l'occasion le cas construit (209, 1; 297, 5, 17; 441, 1); l'accusatif (69, 4; 74, 8 [avec, de plus, le pluriel pour le singulier]; 116 [l. 13], mais c'est une lettre reçue qui n'appartient pas au corpus); le génitif (227, 19; 390, 6, 10; 397, 2 [avec, de plus, le singulier pour le pluriel]; 400, 3; 442, 2 [avec, de plus, le singulier pour le pluriel]). L'accusatif est pour le nominatif (3, 23, 30), l'état absolu pour le nominatif (74, 9 [par attraction de la formule \**šīm gamir*, peut-être]) ou pour l'accusatif (3, 24). Le génitif est en place de l'accusatif (3, 28; 297, 13 [le génitif apparent de 92, 10' est peut-être un sandhi du nom avec la préposition *ina* qui suit]). En revanche, on peut voir en *pu-ha* (302, 2; 303, 3) ou en *ana pu-ha* (81, 6; 308, 2) respectivement un adverbe et un syntagme adverbial. Aux erreurs de nombre dans les substantifs, ajoutons-en deux dans les verbes dans 94, 19 (*i-zi-bu* pour un singulier) et dans 344, 4 (*a-pil* pour un pluriel). Ces fautes s'accumulent pour une part dans le même texte: 3; c'est encore ce document qui utilise le pluriel irrégulier *munnaḫāti* (de *munnaḫtu*), né d'une analyse erronée de la racine, comme J. Aro l'avait remarqué (*AfO* 17 [1954-1956], p. 362). Les erreurs se retrouvent surtout d'ailleurs dans les documents de très médiocre importance, rédigés sans soin particulier, il n'est pas inutile de le noter.

L'emploi du subjonctif manque un peu de rigueur, mais, somme toute, fort rarement. Il est quelquefois absent quand il devrait être présent (340, 5 [si l'on lit: *ru-di-<ú>*]; 355, 10; 405, 3. Toutefois, 87, 20 et Idrimi, 96, peuvent s'expliquer par une lecture "longue" ou par une transcription BE: /bia/, comme on l'a vu plus haut §1). Inversement, 2 l'emploie après *šumma* (2, 28, 39, 48) et 355 après une troisième personne masculin singulier du permansif (l. 2), mais il manque là où on l'attendrait, à la ligne 10 du même

document.

La mimation a disparu. Les signes sur le schéma CVm qu'on doit transcrire CV<sub>x</sub> marquent la fin du mot, à l'instar des pratiques de la Babylonie contemporaine. Quand, çà et là, celle-ci a été maintenue ou plutôt réintroduite, il s'agit manifestement d'une attitude archaïsante, qui va jusqu'à l'absurde (*a-na pa-ni-im-šu* [92, 18]). Dans un certain nombre de cas, la "mimation" serait en fait la particule *-ma* apocopée (3, 44; 114, 16; 115, 7; 119, 12; 122, 6; 324, 1; Idrimi, 39). *še'um* est écrit passim avec la mimation, sans doute par souci de "lisibilité", mais cette graphie figée est aussi celle de la Mésopotamie contemporaine (CAD s.v. *še'u*); *šanâm* (93, 8; 94, 10, 16) est un adverbe, attesté ensuite à Ougarit. Quant à la formule *iš-tu u<sub>3</sub>-mi an-ni-im* (17, 15; 74, 1; 87, 4; 94, 1), elle ressortit au jargon des notaires, non à la langue courante; *annû(m)*, par contagion, est ainsi pourvu, ailleurs, de la mimation (3, 4, 45; 9, 17; 15, 1; 49, 8).

La confusion des genres grammaticaux serait l'indice d'une influence hourrite (Giacumakis §3. 2; §4, 16); elle se manifeste dans les contrats de mariage: 91, 92 et 94, manifestement apparentés; les pronoms suffixes *-šu*, *-ša* et *-ši* y sont indistinctement utilisés; mais on qualifiera de simples négligences 70, 11 (*-šu* reprend mf.lú-*nu<sub>3</sub>*, neuf lignes plus haut) et 88, 8 (*-šu* y renvoie à une bénéficiaire). La prononciation apocopée de *-ša*, *-šu* et *-ši* en *-š/* est peut-être aussi à l'origine de ces confusions. Dans le même ordre d'idées, se range l'étrange nominatif féminin pluriel: *ki-la-li-ši-na* ("toutes deux" [91, 28]), formé sur une base masculine. Aucune hypothèse ne vaut ici; il s'agit bel et bien d'une faute. Partout ailleurs genre masculin et genre féminin sont distingués. L'assyrien n'est présent fugitivement que par l'adverbe *urkiš* (écrit *ur-kí-iš* [67, 16]).

En réalité, le médio-babylonien d'Alalah n'est vraiment de mauvaise qualité que deux fois. Dans 96, le subjonctif est absent, le nominatif y est pour l'accusatif et le génitif, *baḫat* (l. 16) est une troisième personne masculin singulier permansive. En second lieu, dans le court "colophon" de la statue d'Idrimi (ll. 98-103), on relève pêle-mêle un pluriel pour un singulier (101 [*šap-li-ti* pour \**šaplūti*]; voir dans LI une graphie pour /lia/ et analyser l'adjectif comme un féminin pluriel, archaïsant, est une explication impossible, puisque le parallèle est au masculin pluriel), un solécisme (101: *en-lu-ú* ..., mais cet état construit se retrouve ensuite dans les textes du moyen-Euphrate), enfin deux barbarismes (les précatifs de *našāru* [100] et de *tarū* [101], mais la forme en *lu-* au lieu de *li-* est aussi connue de la Syrie mitanienne, car deux lettres reçues à Alalah l'emploient bel et bien: 109, 11 et 114, 14. On la retrouve à l'époque suivante à Ougarit).

L'influence hourrite, on le voit, n'est pas ce que l'on pourrait croire. Tout dépend, en fait, de ce que l'on entend par là. Elle est sensible dans l'onomastique dès les documents les plus anciens; elle règne sur les noms propres à l'époque mitanienne, ce qui s'explique de soi-même. Au niveau VII, le hourrite Iršappa (\*261, 15) remplace déjà l'ouest-sémitique Rašap. En revanche, et c'est ce qui nous importe ici, elle n'a à peu près pas touché la langue des textes. Au niveau IV, les noms d'objets "hourrites" sont, souvent en fait, des substantifs sémitiques, hourritisés superficiellement: ainsi *ma-ka<sub>3</sub>-ad-de<sub>3</sub>-na* (423, 29; 435, 3) sur *makaddu*, *ša-lu-hé-na* (423, 29) sur *sallu*, *sà-ap-pé-na* (438, 7, 9) sur *sappu* etc.

### §3: les phonèmes du dialecte et l'accentuation

Même si ces servitudes sont bien connues, rappelons-les toutefois: le système cunéiforme ne peut pas écrire de consonne isolée, celle-ci doit toujours être inévitablement accompagnée d'une voyelle d'"épenthèse graphique", si l'on ose dire; cette voyelle peut être /a/: ainsi *ab-dá-...* (pour *f'abd-.../* [202, 39]; on notera l'alternance: *ab-dá-na-ti* [233, 6] en face d'*ab-di-a-na-ti* [301, 6], pour *f'abd-<sup>c</sup>anat/*; *aš-ra-...* (pour *f'aṣr-.../* [67, 11]), *bi-it-ta-...* (pour *f'bitt-.../* [\*278, 6; 94, 11, 12]). On trouve aussi /e/, /i/ (*ab-di-...* [\*19, 4, 7] et /u/ (*ab-du-...* [342,9]). L'emploi du sandhi (*ab-di-li* [c'est-à-dire: *f'abd-'il/* [\*32, 5]; *ia-še-re-da* [c'est-à-dire */yašr-'add/* [\*367, 5] en face de *ia-aš-re-e-da* [\*253, 26; \*256, 22; \*267, 7]) résout élégamment le problème.

Cette nécessité d'"épenhèse graphique" force à s'interroger sur l'existence, ou non, de déclinaisons dans le dialecte local et à évoquer dès maintenant cette question qui ressortit normalement à la morphologie. Premier fait: d'une manière générale, l'onomastique n'a aucune cohérence dans l'emploi des voyelles finales, elles sont choisies indifféremment, à ce qui semble. Pour les exemples, on se reportera aux citations dans l'étude des thèmes. On y ajoutera la graphie du nom de la déesse (locale): 15-*tú* au génitif (représentant /<sup>ʿ</sup>attart/ [67, 7]). En second lieu, la remarque, plus bas, sur le nom commun /ribbat/, suggère de conclure dans le même sens: les voyelles finales seraient des babylonisations secondaires.

En absence de texte continu, la question des déclinaisons reste, en fait, posée. Le signe WA/E/I/U sert quelquefois à marquer un aliph entre deux voyelles: le nom du village A(w)irraše, habituellement avec WA, est écrit *A-i-ir-ra-še* dans \*63, 2 et suggère une prononciation /a'irraše/; ŠU-WA-BI note le nom propre babylonien /šū-abi/ (70, 2; en revanche, ŠU-WA-DU [298, col. IV 17] étant un nom propre féminin ne peut s'analyser ainsi: c'est un substantif); l'anthroponyme mixte ouest-sémitique et mésopotamien /dū-aya/ est écrit /zu'-a-ia (\*264, 18) et *zu-wa-ia* [426, 2]). Il est inutile de multiplier les références. Cette constatation bien établie, AM-MU-WA-DA (\*29, 17) peut-il représenter autre chose que /<sup>ʿ</sup>ammu-'add/, AM-MU-WI-AN (= DINGIR [\*239, 3, 12]): /<sup>ʿ</sup>ammu-'il/? L'anthroponyme *am-mu-ua-ra* (Catalogue) ne peut se rendre que /<sup>ʿ</sup>ammu-q(ə)ra/ ("o 'amm, parle!"). Certes, le théonyme n'est pas un exemple décisif; ce pourrait être une forme figée, qui aurait gardé la marque de la désinence à travers les siècles, échappant à l'évolution du reste du lexique; toutefois, *ia-pa-ah-su-mu-a-bi* (\*56, 47), *su-mu-a-la-ap* (\*389, 3) et les exemples que l'on trouvera plus bas (§5) classés sous *nābi'* sont aussi bien troublants. Dans ce cas encore, le premier élément était-il, non pas un nom commun, mais celui d'une sorte de divinité? La même explication vaudrait pour lui, comme pour 'amm. Sans critère décisif, j'utilise partout les transcriptions conventionnelles: 'amm et 'add /'and, sans marque de déclinaison; elles n'ont pas l'ambition de refléter la prononciation réelle. Le lecteur pourra, s'il le juge bon, restituer les voyelles des désinences.

Même à l'initiale, WA est prononcé /wa/ etc., et non /ia/. La preuve en est donnée par *ú-wa-aš-bu* (\*24, 8), face à *wa-ši-ib*, et *wa-aš-bu* (au niveau VII, passim); le préfixe verbal ouest-sémitique \*ya- est partout écrit avec IA ou avec ses allographes I et E, jamais avec WA (soit ya<sub>3</sub>). Un témoignage étranger dans une autre écriture est particulièrement bienvenu: le toponyme *wi-li-ma* (Catalogue [196, 15], sous P/Wilima) a été bien ainsi entendu avec un /w/ par les Egyptiens (Helck, *Beziehungen*, p. 148).

Seule exception: comme sur le moyen-Euphrate et en arabe, la première consonne de la racine \*wld disparaît dans le mot \*lad ("enfant"); ainsi, l'anthroponyme /lad-'amm/ (*la-di-am-ma* [148, 41]) se traduit-il: "L'enfant de 'amm".

Le /w/ et le /y/ (qu'il convient de traiter ici par commodité) en combinaison avec des voyelles évoluent différemment, selon que l'on a affaire à la morphologie verbale ou la morphologie nominale. Dans les verbes, /w/ et /y/ disparaissent entre deux voyelles brèves identiques: /awa/ ou /aya/ deviennent /ā/. On a pour exemples indiscutables les parfaits des racines verbales \*qwm ("se dresser") ou \*tyb ([être] bon", qu'on verra plus bas §12). Le /wa/ étymologique donne /ū/ comme le /ya/ étymologique: /ī/: qu'on se reporte aux imperfectifs de \*kwn, \*mwt, \*twb ou de \*rym (§11). Ces évolutions sont bien connues de l'ouest-sémitique. Pour les noms, en revanche, WA note /wa/, /we/, /wi/, /wu/, (longues ou brèves) et il se maintient entre deux voyelles différentes: ainsi dans /<sup>ʿ</sup>awir/ ou plutôt /<sup>ʿ</sup>awēr/ ("aveugle"); on trouve une fois *a-ú-e-ra* (194, 10), graphie qui assure la prononciation. Il persiste encore entre deux voyelles identiques, ainsi dans /niwir/ ("lumière").

Le dialecte indigène avait des phonèmes inconnus des deux langues de culture. Certains signes cunéiformes reçurent ainsi une nouvelle "valeur" phonétique pour noter ces sons que le sumérien et l'accadien n'avaient jamais connus ou qu'ils avaient perdus. Le philologue risque aujourd'hui de fonder une transcription sur une étymologie supposée, qui, à son tour, justifie la transcription. La part d'arbitraire se réduit beaucoup si l'on ne prend en compte au départ que des mots à la structure consonnantique



indiscutable: ainsi, on peut inférer des nombreuses graphies de /amm/ (avec AM initial) que le ayin reste en général non noté, sauf dans le nom royal /amm(u)-rāpi/ où il est écrit avec un signe HA. Il est donc légitime de restituer ces phonèmes où l'étymologie les demande: on lira /sama°/ ce qui est écrit ...-sa-ma et on y verra le perfectif de la racine \*šm° ("écouter", "exaucer") du sémitique commun.

Deux principes paraissent avoir guidé les scribes: les correspondances sont systématiques entre graphies cunéiformes (qui sont par ailleurs, autant qu'on puisse le constater, les "valeurs" de base) et phonèmes dialectaux, la "polyphonie" est écartée; en second lieu, le son du suméro-accadien choisi chaque fois sonne le plus près, ou le moins loin, du son du dialecte. Assurément, sans moyens extérieurs de vérification, on ne quitte pas le domaine de l'hypothèse, au moins celle-ci est-elle économique. Le système se révèle si cohérent que l'on peut se flatter d'échapper au cercle.

Comme dans toute l'aire "ouest-sémitique" (voir Jucquois, *Phonétique*, p. 224), l'aliph reste non noté ou il ne l'est que rarement, soit (entre deux voyelles) par WA, comme on l'a vu plus haut, soit par l'antéposition d'une voyelle au début du mot: *id-a-ad-[du/da/di]* s'analyse: /'id-'ad[d]/ (93, 3). La postposition joue le même rôle à la fin du mot: ...-ra-pi-i note /rāpi/ (364, 3). Une graphie comme *ši!-ip-ī-an-dá // ši-ip-ī-<sup>d</sup>Iškur* (/šipt-'and/ [16, 23; 66,13]) est imposée par la structure même du syllabaire (qui ne peut écrire un /t/ isolé); mais, en même temps, la voyelle épenthétique /i/ invite le lecteur à bien prononcer l'aliph; *ni-iq-mi-a-du* (\*455, 48) utiliserait le même procédé. On ne saurait toutefois exclure une lecture /šipti-'and/ et /niqmī-'add/. La succession de deux /a/ dans *bī-na-a-da* (\*33, 26 [bīn-'add]), *li-ma-a-du* (\*322, 7 [līm-'add]), peut aussi bien être une manière de noter l'aliph ou, au contraire, la marque d'un sandhi (graphique ou phonétique, la question se pose). Les usages du cunéiforme rendent impossible d'en décider. En revanche, les noms propres avec /ab/ (*ir-pa-a-bi*: /yarpa'-abī/ [\*347, 2 et \*409, 16]) refusent le sandhi. Des graphies concurrentes (dans le même texte) d'un nom très fréquent: *ir-pa-<sup>d</sup>Iškur* et *ir-pa-da* (/yarpa'-'add/ [\*41, 2, 14]) indiquent la faiblesse indiscutable au moins de l'aliph.

De la même manière, le ayin est quelquefois noté, quelquefois non. Ainsi, le nom /na°m/ est-il aussi bien écrit ...-na-mi-... (\*7, 43 [dans le texte]; \*11, 19, 33; \*242, 7) que *na-ah-mi-...* (sceau \*7; \*244, 6; \*455, 4, 14); *ia-pa!-am-mu* (/yapa'-°amm/ [\*8, 13, 35]) serait un exemple de notation économique des deux ayins par contact, si du moins la correction est admise. Comme pour l'aliph, ce contact de deux voyelles identiques témoigne qu'on a affaire soit à une notation du ayin soit, à l'inverse, à un sandhi (qui le néglige, comme, apparemment dans *ab-dá-na-ti* (soit /°abd-°anat/ [233, 6; voir encore: 300, 14]). Deux voyelles différentes, en revanche, marquent graphiquement l'existence du ayin, ainsi dans le même nom *ab-di-a-na-ti* (301, 6) ou *la-di-am-ma* (148, 41), car on ne saurait les lire que /°abd-°anat/ ou /lad-°amm/; dans cet exemple, le sens exclut que le /i/ soit le suffixe possessif de la première personne singulier (-\*ī).

Le théonyme ba°l est noté: *ba-'a-li* (\*370, 4'), ...-*ba-ah-li* (293, 8), *bá-ah-li-...* (\*256, 16), ...-*bá-ah-li* (182, 30), ...-*ba-ah-li-e* (293,15), en concurrence avec: *ba-li-...* (\*77, 13) et *ba-li-e-ia* (\*268, 18; en revanche, dans l'anthroponyme *a-bi-bal-lu* [Catalogue], le second élément ne doit pas vraisemblablement représenter le nom divin); les graphies soit alphabétiques d'Ougarit (*bl* [Gröndhal, *Personennamen*, p. 20]) soit hittites-hiéroglyphiques (*ba-la*) d'Emar suggèrent qu'il a pu être prononcé quelquefois /bāl/.

L'existence de la série complète /h/, /h/, /h/, /g/ n'est pas démontrable; ces phonèmes sont restitués dans cette étude par référence à leurs étymons ouest-sémitiques supposés; cela reste une hypothèse de travail. Certains avaient peut-être disparu, d'autres se sont toutefois maintenus; à leur place attendue, on trouve, en effet, sans exception les signes HA, HE / HÉ, HI, HU, ce qui ne serait pas le cas s'ils n'étaient plus prononcés; on aurait alors systématiquement A, E, I, Ú.

Les données sont trop maigres pour qu'on puisse se prononcer sur la réalité phonématique de /d/ et de /z/; le /z(a)/ étymologique est écrit DA dans *hi-da-ri* (\*359, 1, sur \*h<sub>z</sub>r); /d(a)/ est écrit ZA dans /wid<sup>a</sup>/ (§5), mais DA dans /dābit/ (§5): peut-être les deux /d/ intérieurs au contact et le /d/ initial ne se

prononçaient-ils pas exactement de la même façon, ce que l'écriture enregistrerait. Pour /d(i)/ qui est très peu sûr, voir plus bas l'imperfectif de \*wšy ou \*wđy (§11).

En revanche, (le procédé remonte au III<sup>e</sup> millénaire [Buccellati, *Amorites*, pp. 130 et 185]), les graphies AD pour /(a)d/, ZA pour /d(a)/, ZI pour /d(i)/ et ZU pour /d(u)/ montrent, par leur variété même, que /d/ était encore indiscutablement vivant dans le dialecte local. La forme verbale écrite *ta-AŠ-ku-ri* (sur \*đkr, voir plus bas §11) fait exception; on attendrait AD (attesté à Harmal [Huffmon, *Personal Names*, p. 187]); mais cette inconséquence graphique est banale (les références sont réunies dans Huffmon) et ne doit pas conduire à supposer des étymons différents.

Le /t/ étymologique est rendu par des signes en chuintante (ainsi pour le verbe \*twb ou pour le substantif 'atr). S'agit-il d'une convention graphique ou bien le phonème /t/ avait-il évolué en /š/? Comment en décider, puisque nous n'avons pas, comme à Ougarit, de transcription alphabétique?

Le /n/ manifeste une faiblesse articuloire; il s'assimile à la dentale sourde dans \*bint ("fille"), prononcé /bitt/. C'est que montrent sans doute aucun des noms propres comme *bi-it-ta-...* (\*7, 5, 15, 34, 35; \*278, 6; \*367, 4; 94, 11, 12). Dans l'étymon hourrite \*wandi-, au contraire, la nasale se maintient le plus souvent (c'est ce qu'indiquent les graphies *be-en-di-*, *bi-enlin-dilti-* ou encore *wa-an-dilti*), mais non pas toujours cependant. Comme on le verra plus bas §6, il s'assimile aussi au /s/ dans *mišša'* (de \*nš'; §6). En finale, des anthroponymes comme *na-mi-da-ga<sub>5</sub>* (\*242, 7), qu'on comparera à *na-ah-mi-<sup>d</sup>da-gan* (\*244, 6), *qú-ni-da-ga<sub>14</sub>* (\*367, 11) et *šag-da-ga* (\*257, 16) montreraient que le /n/ final de /dagan/ avait tendance à s'amuir. Ce phénomène est attesté sur le moyen-Euphrate (à Alalah même, le nom d'un ressortissant d'un bourg de cette région, Asu, est écrit *mi-il-ki-dá-ga* [235, 5]).

De plus, /nr/ deviendrait /(r)r/ dans l'anthroponyme *bi-ra-bi* (332, 4), si on l'interprète comme /bi(n)-rāpi'/ ("fils du Sauveur") et /nb/: /(b)b/, si *da-KA-bi-ti* (\*28, 1) note /dagan-bīti/ ("Dagan est mon temple"). Inversement, le nom divin /add/, souvent écrit et donc (peut-on supposer) prononcé /and/ témoigne d'une nasalisation secondaire. Elle est attestée aussi bien au niveau VII (*an-du-...* [\*252, 10]) qu'au niveau IV (*an-du-...* [182, 30], *...-an-da* [98e, 5'], *...-an-dá* [16, 23] et dans le théonyme isolé *an-da* [Idrimi, 63], pourvu qu'on transcrive: *a-na an-da* ["devant 'and'"]). On trouvera d'autres exemples, plus bas, sous *habūr*, *šabūk*, *sigād* (§5).

Le dialecte a connu le phonème /s/ à un moment ou à un autre de son histoire; les faits graphiques ci-dessous ne s'expliquent qu'ainsi, malgré ou plutôt à cause de leur confusion, qui fait preuve supplémentaire. Était-il en train de disparaître au niveau VII pour en venir ensuite à se confondre avec le /š/ (comme on le constate à Ougarit et ailleurs avant le milieu du millénaire [Harris, *Development*, pp. 33-34])? S'est-il maintenu au niveau IV, mais, alors, noté par une autre série de signes cunéiformes? Rien ne permet d'en décider.

Le mot *šams* ou *šaps* est écrit avec les signes des sifflantes à l'initiale et à la finale au niveau VII: *sa-am-si-...* (\*63, 5; \*64, 15; \*258, 32; \*378, 3, 15; \*455, 36); *sa-am-su-...* (\*77, 5; *...-sa-MAS* [\*56, 46], le second signe est ambigu); *sa-ap-si!-...* (\*33, 25 [après correction de E en SII!]; \*53, 17; \*57, 1, 9, 25); *sa-ap-si-ia* (\*53, 20'). Toutefois, une légende de sceau (\*7) porte ŠU: *sa-am-šū-...*; on trouve encore *utu-šī-...* (\*203, 2 et une référence inédite du même niveau) et encore *ša-ap-šī-...* (\*266, 6. Dans ŠA/TA-*ap-šī* [\*283, 11], TA est plus vraisemblable; ce serait le hourrite: "pauvre"). Les données manquent au niveau IV; le Catalogue enregistre pour 78 le nom propre féminin *ša-ap-šī-a-bi* (En 288, 5, la copie invite à lire, comme plus haut, *tapše*).

Les données disponibles pour *šūm* ("[saint] Nom") vont dans le même sens. Au niveau VII, on trouve SU (*su-m(i)-...* [*su-mi-lam-mu*, c'est-à-dire: /šūm-'il-<sup>c</sup>amm/ ou bien, mais moins vraisemblablement: /šūmī-la-<sup>c</sup>amm/ [\*240, 8; \*241, 13; \*268, 6; \*378, 5]); *su-mi-...* [\*8, 38; \*55, 15, 26; \*63, 13; \*64, 14; \*98c, 10 [*su-mi-ri-ba*; sans doute mixte dialecte-babylonien: *šūmī-erība*]; \*240, 8; \*241, 13; \*268, 6]) et *su-mu-...* [\*33, 3; \*34, 2; \*56, 47; \*59, 8; \*64, 7; \*65, 4; \*389, 3]); ŠU est attesté une fois seulement

(*šū-mu-na-a-bi* [\*244, 5], sûrement dialectal, à cause du second élément); *šū-ma-am-mi* (\*270, 22) et *šū-mi-a-bu-um* (\*12, 4) sont peut-être des anthroponymes purement babyloniens. Au niveau IV, à se fonder sur le Catalogue, la graphie avec ŠU paraît largement majoritaire, mais on trouve au moins encore une fois SU (*su-mu-u[n...]* [119, 5]). Les variations graphiques pour les anthroponymes construits sur \*špr (“[être] beau”) sont les mêmes: au niveau VII, on trouve *sa-ap-ra-a-du* (\*96, 12’); au niveau IV: *ši-ip-ri-...* (98e, 6’) et *še-ep-ra* (68, 5, etc.). Pourtant la racine \*npš est écrite avec des signes en /š/ au niveau VII (au thème qatl ou qutl, comme on le verra plus bas §4). Au même niveau, on a, en revanche, régulièrement \*ḥbš (“lier”) et \*šm<sup>c</sup> (“exaucer”) écrits avec sifflante. Les formes de \*nš’ (“porter”) sont toutes du niveau IV et toutes notées par des signes en chuintantes; elles ne nous apprennent rien de plus. On conclura prudemment que le passage du /š/ au /s/ semble avoir été en train au XVIIIe siècle; peut-être même était-il déjà achevé: l’orthographe est souvent conservatrice et elle a pu dissimuler la prononciation véritable de l’époque.

Comme on vient de le voir, le mot *šams* (“soleil”) est écrit aussi *šaps*; ce passage de /mš/ à /ps/ est sans doute dû à des raisons purement phonétiques. Les contextes où les deux formes sont employées désignent indiscutablement la même personne divine, masculine. Le rapprochement du dieu Šapsu d’Alalah et de la déesse Šapšu d’Ougarit est sans fondement.

Les traces d’un passage de /ā/ à /ō/ au niveau IV restent très discrètes et les données sont ambiguës. Sont attestés les anthroponymes *da-da* (\*98c, 1) et, avec graphie pleine, *da-a-da* (\*29, 5), au niveau VII, en face de *du-ud-du* au niveau IV (46, 4; 98e, 5’). Si les deux premiers s’expliquent par la base sémitique *dād* (“chéri”), les seconds peuvent transcrire le hurrite *tuttu*, sans qu’on ait à supposer \*dūd, issu de *dād*. Le mot *kakkaru* (“talent”) est quelquefois aussi écrit *kakkuru* (105, 2: [k]a<sub>4</sub>-ku-rū; 401, 1; 402, 1; 403, 1’; 442b, 1, 2 et peut-être aussi en 71, 2, si l’on restaure *ka-<sup>r</sup>ku<sup>r</sup>-r[u?]*); le second /a/ était-il long à Alalah (et non bref, selon les lexicographes contemporains)? Le mot était-il construit sur deux thèmes concurrents? La forme *ma-ri-ia-na-te* (329, 18) est-elle un pluriel (Les dictionnaires penchent pour cette analyse) ou un abstrait? De toute façon, on attendrait \*/mariannūte/; que NA puisse remplacer NU suggère un emploi inverse des deux signes, lus indifféremment /nō/, à partir de /nā/ (L’étrange *ku-li-ma* [148, 62], au lieu de *ka-li-ma*, s’expliquerait simplement par un lapsus calami: KU serait un KA! incomplet; voir encore 360, 11: DI pour KA!).

La prononciation d’une voyelle de timbre /i/ en /e/ est enregistrée graphiquement dans /*fawēr*/, /*bi<sup>r</sup>ēr*/, /*hater*/, /*nēr*/ et /*šep<sup>r</sup>*/ (pour les substantifs §5) et dans les imperfectifs de \*wšr et peut-être de \*wtr (pour les verbes §11). Le phénomène devait être plus fréquent, mais il est aujourd’hui masqué par l’écriture; car rares sont les couples de signes en /i/ qui ont leurs correspondants en /e/, à l’exemple de TI face à TE (Jucquois, *Phonétique*, p. 99). La quantité de la voyelle paraît sans effet; dans trois exemples, elle est longue, dans les deux autres, brève (mais ces quantités, il est vrai, sont hypothétiques); en revanche, le contact du /r/ suivant semble décisive, seul /*šep<sup>r</sup>*/ ferait partiellement exception; mais il tient une position moyenne entre le thème qatl et le thème qitl, l’un et l’autre attestés, de la même racine.

Reste à traiter une question préjudicielle pour l’analyse structurale des noms propres: leur second composant est-il quelquefois apocopé? On négligerait alors leur dernière syllabe, puisqu’elle serait, en réalité, la première d’un second mot. Autant qu’on puisse en décider, à la différence du moyen-Euphrate, l’apocope apparaît très rare à Alalah: -da serait abrégé de da(gan) dans /*yar<sup>r</sup>ib-da*/ (*ir-ib-da* [\*76, 8; \*77, 12, 16]) et, peut-être, /*kabar-da*/ (*ka-ba-ar-TA* [\*382, 3]; voir la discussion sur le thème qatal, plus bas); -ka serait abrégé de ka(bar) dans /*famm-ka*/ (*am-mu-uk-kà* [425, 20]) et peut-être dans *ba-li-ka* (Catalogue, pour /*ba<sup>r</sup>li-ka(bar)*/); -ma serait abrégé de ma(lik) dans /*mani<sup>r</sup>-m[a]*/ (*ma-ni-i<sup>r</sup>-m[a]* [\*409, 28]) et *qa-ši-ra-ma* (/*qašira-ma*/ [202, 20]). Dans *ku-mu-ur-ra* (\*205, 5’), -ra représenterait ra(šap), mais le dernier signe pourrait être une simple facilité graphique. (En revanche -ra pour ra(šap) semble sûr dans l’anthroponyme /*tiriš-ra*/ [*ti-ri-iš-ra* [110, 2, restauré; 111, 3; 112, 3] et *ti-ri-š-ra* [224, 15]; c’est, toutefois, le nom d’un étranger à Alalah).

L'action de l'accent dans le dialecte était sans doute réelle. Il a pu transformer, par exemple une partie des thèmes à deux syllabes en thèmes monosyllabiques (Brockelmann, I, pp. 339-342). Il est aujourd'hui impossible d'en décider. Les données utilisables semblent se réduire à deux: la forme verbale \*/yašer/ (voir plus bas au §11) est écrite une fois *ia-še-re-da*, notant /yašer-'add/, et plus fréquemment *ia-aš-re-e-da*, c'est-à-dire phonétiquement /yašr-'add/: l'accentuation du préverbe explique sans doute cette prononciation. L'anthroponyme *ka-ba-ar-ta* s'analyse comme \*/kabarāt/ (voir plus bas sous le thème qatal, §5); le /a/ du suffixe féminin, atone, s'amuie donc, l'accentuation du mot portant en avant de lui (Voir encore les §13 et §14).

#### §4: les thèmes nominaux monosyllabiques

L'étude des noms commencera par les thèmes à une, puis à deux syllabes et se terminera par les thèmes à préformante.

- qāl

- ḥāl "oncle"

/ḥāl/ est écrit *ha-a-lu*, avec voyelle longue marquée et babylonisation superficielle (\*283, 12); on le trouve avec un diminutif -\*ia:/ḥālia/ (*ha-li-ia* [\*388, 3]), lui-même élargi par le suffixe -\*ān: /ḥāliān/ (*ha-li-ia-an* [\*238, 22]) et avec le suffixe possessif de la première personne: /ḥālī-.../ (*ha-li-...* [\*32, 4; \*80, 16]).

- kāp(u) "rocher"

Le lexique accadien connaît certes le mot, mais il est surtout employé dans l'onomastique "occidentale", sur l'Euphrate. On le trouve, au témoignage du Catalogue, aussi à Alalah dans *a-bi-kā-pī* et, avec élargissement, dans *ka-pī-ia* (87, 3, 15) et *kā-pī-ia* (15, 7).

- L'anthroponyme *ia-ti-ra-mu* (235, 4), qui n'est d'ailleurs pas d'Alalah mais du moyen-Euphrate comporte peut-être comme second élément l'adjectif *rām* "élevé" (on lirait alors \*/yatir-rām/), et non le théonyme 'amm; il est impossible d'en décider.

- qil/qīl

- bin et bitt (de \*bint), "fils" et "fille"

Le masculin apparaît avec sandhi dans *bī-na-a-da* (\*33, 26): /bīn-'add/; *bi-ni-ma* (Catalogue) contient aussi encore le même élément. L'analyse de *bi-ra-bi/pī* (332, 4) par /bin-rab(i) // -rāpi/ fournirait un autre exemple; le féminin /bitt/, est écrit *bi-it-ta-...* (\*7, 5, 15, 34, 35; \*278, 6; \*367, 4; 94, 11, 12).

- 'īd "main"

C'est sans doute le substantif qu'il faut supposer dans l'anthroponyme *id-a-ad-[du/ali]* [93, 3]: /'īd-'add/.

- nīr (nēr) "joie"

L'hébreu fournit ce même substantif (sur la racine du sémitique commun \*nwr) avec un sens métaphorique; on trouve à Alalah: *ni-e-ru* (\*33, 6 [au nominatif]), *ni-e-ra* (Catalogue, nom féminin) et dans la phrase *ia-mu-ut-ni-ri* (soit /...-nīr/). Les deux premières graphies montrent que la prononciation du /ī/ étymologique était sans doute /ē/.

- qūl

- šūr "rocher"

*il-ab-šū-ra* (\*238, 40) est un nom complexe, dont le "déterminatif" est effectivement prononcé. On l'analysera comme: /'il-'ab-šūr/: "Le divin père est un roc".

- šūm "nom"

On se reportera au passage consacré ci-dessus à ce mot pour les références et l'étude de la première

consonne.

- 'ūr "lumière"

*ú-ri-...* (\*80, 15) se trouve dans une liste de témoins qui portent tous des noms propres sémitiques; si cette constatation mérite attention, cet élément serait à lire /'ūrī-.../, "ma lumière", sur \*'ūr, du sémitique commun. Mais une étymologie hourrite n'est pas à exclure.

- qatl(at)

- 'abd "serviteur"

Se retrouve passim dans l'onomastique masculine.

- 'add / 'and: le dieu de l'orage

Le nom est tantôt écrit avec un, tantôt avec deux /d/; à l'initiale, toutes les graphies excluent un /h/ (HA est toujours absent) et imposent donc une transcription avec // . Des formes à nasalisation secondaire sont fréquentes; les références en ont été données plus haut.

- 'aḡr "protection"

*ad-ri-a-du* (\*52, 22) semble écrire /'aḡrī-'add/ ("add est ma protection"). Le renvoi à une racine, connue de l'onomastique ougaritique et de l'hébreu, \*'cḡr ("être glorieux"), est graphiquement possible, mais le sens paraît moins adapté et, dans le corpus d'Alalah, en revanche, l'étymon \*'cḡr est particulièrement fécond.

- 'amm "oncle (divin)"

Il est écrit couramment sans que le signe HA rende l'ayin, à l'exception du nom royal *ha-am-mu-ra-pí*. Les deux /m/ sont toujours notés, sauf une fois: *a-mi-'ma-lik*<sup>1</sup> (\*11, 34).

- 'atr "chance"

Ce nom, attesté dans l'ouest-sémitique (ougaritique, hébreu, arabe), est sans doute à reconnaître dans *aš-ra-qa-ma* (67, 11): /'atr-qāma/; les contraintes graphiques expliquent la voyelle finale du premier élément.

- 'ayn "œil"

L'anthroponyme *in-ba-'-a-li* (c'est-à-dire /\*'cayn-ba<sup>l</sup>/ ou /\*'cayn-ba<sup>al</sup>/ [\*370, 4]) "œil du Seigneur" a des parallèles en ougaritique, en phénicien et en arabe (Tallquist, *APN*, p. 101). Mais la graphie avec le signe IN suppose-t-elle que /ay/ soit devenu /ē/ ou /ī/ ou dissimule-t-elle une diphtongue, réellement maintenue? Ne pouvant répondre, j'ai utilisé une transcription étymologique.

- 'azz "force"

L'analyse la plus simple du nom féminin *ta-am-hu-ra-az-zi* (\*97, 3 [à l'accusatif?], 7 [au nominatif?]) est: /tamḡur-<sup>c</sup>azzī/ («[la déesse] accueille bien ma force»). La racine existe, aussi, semble-t-il, au thème qatl.

- ba<sup>l</sup> "seigneur"

Les graphies d'Alalah suggèrent que le thème était qatl, plutôt que qatal (\*ba<sup>al</sup>). Le nom est très fréquent; il apparaît "nu": /(...-)<sup>ba<sup>l</sup></sup>/ (*ba-a-la* [132, 3 et Catalogue]: *um-mi-ba-a-la*; on pourrait là toutefois songer au thème qatal), avec le possessif: /ba<sup>al</sup>ī/ (...-*ba-li* [\*6, 32]; ...-*ba-ah-li* [293, 8], ...-*ba-ah-li-e* [293,15], *bá-ah-li-...* [\*256, 16]; ...-*bá-ah-li* [182, 30], *ba-li-...* [\*77, 13]), avec un diminutif /ba<sup>al</sup>īa/ (*ba-li-ia* [Catalogue] et *ba-li-e-ia* [\*268, 18]), lui-même élargi par -\*ān: /ba<sup>al</sup>īān/ (*ba-li-ia-an* [\*238, 31]). Une prononciation /bāl/ a dû être occasionnelle. Les graphies avec une labiale sourde à l'initiale (*Pa-a-la*, etc.) sont peut-être à rattacher à un autre étymon, à moins que cet assourdissement n'enregistre une prononciation hourritisante.

- darr "luxuriance"

La racine \*drr de l'hébreu et de l'arabe signifie "être luxuriant, etc.". On la retrouve dans *qú-mi-da-ru* (\*57, 43) et *qú-mi-da-ar-ru* (\*322, 9: on remarquera la graphie avec le double /r/), à chaque fois au génitif; il est théoriquement impossible de savoir si /darr/ est un adjectif ou un nom. Deux éléments cependant permettent de trancher: dans les phrases nominales, comme on le verra plus bas, le sujet (donc

un substantif) est régulièrement en seconde position; d'autre part, les autres mots de thème qatl sont des noms; en conséquence darr le serait donc aussi.

- dar<sup>a</sup>at "famille"

La racine \*ḡr<sup>c</sup> semble bien apparaître sous la graphie babylonisée (au génitif) *za-ra-te-šū-nu* en 344, 3. Je transcris et comprends ainsi les lignes 1-4:6 *gu<sub>4</sub> mu-la-ú / ugu dumu.meš pí-it-hu-wa-na / ša erím.meš za-ra-te-šū-nu i-na [p]u?-uh-šū-nu 3 gu<sub>4</sub> a-píl* ("Six bœufs, paiement compensatoire au débit des enfants de NP. Par des gens de leur famille, à leur place, trois bœufs ont été payés."). L'identification du thème, qatl ou qatal? n'est pas sûre. La forme dans une lettre venue d'Aštata (Arnaud, *RSO* VII, n°32, 15) *za-ra-at-(ka)* pourrait être bâtie sur l'un ou sur l'autre: /dar<sup>a</sup>at/ ou /dara<sup>a</sup>at/. A Emar (Arnaud, *Emar* 6, n° 373, 38; n° 378, 42), les graphies rompues: *zi-ir-a-ti*, *z[i-i]r-a-ti* sont sans doute à lire /ḡr<sup>c</sup>at/ (ou mieux /ḡer<sup>c</sup>at/?). Ces deux derniers exemples pourraient faire pencher en faveur d'un thème à une seule voyelle.

- ḥann "grâce"

Le mot, sur une racine du sémitique commun, est attesté dans des anthroponymes du Catalogue, nu (*ha-ni*), en combinaison avec un nom (*ha-an-ni-la*; *ha-ni-en*; *ha-ni-wa-aš-di*) ou avec des suffixes (*ha-na-e*; *ha-na-ia*; *ha-na-wa*; *ha-nu-wa*).

- malk "roi"

Si la moindre hésitation était permise, *bi-it-ta-lugal* (94, 12) en face de *bi-it-ta-ma-al-ki* (94, 13, 18), pour /bitt-malk/, prouverait que malk est bien à traduire "roi". On a encore: *dingir-ma-al-ki* (46, 5; au génitif). Le thème qatil paraît cependant plus fréquent.

- na<sup>c</sup>m "bienveillance"

*a-bi-na-ah-mi* (au nominatif [\*455, 4, 14]) s'interprète sans ambiguïté /abī-na<sup>c</sup>mī/, comme *um-mi-na-mi* (féminin, Catalogue): /ummī-na<sup>c</sup>m(i)/, sur une racine du sémitique commun; dans les noms de structure *na-(ah)-mi*-ND, le nom divin peut être en état d'annexion (on lira: /na<sup>c</sup>m-.../) ou sujet (on lira: /na<sup>c</sup>mī-.../). La question sera reprise plus bas §8.

- napš "souffle"

L'analyse de *na-ap-ši-a-du* (\*269, 20) comme /napšī-'add/ (sur la racine \*npš "respirer" du sémitique commun) est satisfaisante; toutefois, on attendrait une graphie par un signe en sifflante (bien connue à la fin du III<sup>e</sup> millénaire et au début du II<sup>e</sup> [Buccellati, *Amorites*, p. 176; Huffmon, *Personal Names*, p. 240-241]). De fait, pourtant, le thème qatl est écrit de la même façon, comme on le verra plus bas.

- pagr (nom de mois)

Ce mois n'apparaît qu'au génitif sans mimation dans les textes du niveau VII (Giacumakis, *ad index*); il était donc un pluriel à Alalah, comme il le fut plus tard à Ougarit. Aucun critère ne permet de faire le choix dans les étymologies qui ont été proposées pour ce mot ouest-sémitique babylonisé.

- qaws (une divinité)

Le futur dieu des Edomites semble bien être attesté dans l'onomastique d'Alalah; on trouve le nom écrit *qa-ú-sà* (Catalogue) et, avec élargissement, *qa-ú-us-sà-an* (/qawsān/ [148, 26]); la transcription a été empruntée à l'arabe, mais un thème qatūl n'est pas exclu (/qaūs/).

- šams / šaps "soleil" (le dieu-soleil)

On connaît la forme nue /šams-.../ (*sa-am-šū*-... [sceau \*7]); avec le suffixe possessif de la première personne, on trouve /šam/pšī-.../ (*sa-am-si*-... [\*63, 5; \*64, 15; \*258, 32; \*378, 3, 15; \*455, 36]; *sa-ap-si*-... [\*53, 17; \*57, 1, 9, 25]), avec celui de la première personne pluriel /šamsūna-.../ (*sa-am-su-na*!-... [\*77, 5]), avec le diminutif: /šapsia/ (*sa-ap-si-ia* [\*53, 20]). La graphie isolée ...-*sa*-MAS (\*56, 46) ne prouve pas l'existence d'un thème qatal; elle est un compromis entre les possibilités de l'écriture qui ne connaît pas de signe "creux" pouvant noter /mš/ et le refus du scribe de babyloniser le nom avec une voyelle finale quelconque (à la différence de ce qui s'est fait sur le sceau \*7, voir plus haut §3).

- šapr "beauté"

Les variations graphiques pour noter la consonne initiale de la racine (qu'elle soit au thème qatl, qitl ou qutl, comme on verra plus bas), du niveau VII au niveau IV, suggèrent un /š/, à l'analogie de /šūm/, etc., donc l'étymon \*špr ("[être] beau" du sémitique commun à l'exception de l'accadien); *sa-ap-ra-a-du* (\*8, 37; \*96, 12) se traduira: "beauté de 'add"; *sà-ap-ra-AN*(\*261, 8) doit sans doute s'analyser comme /šaprān/; /šapra-'il/ est moins vraisemblable, car le second /a/ ferait alors difficulté, à moins d'y voir une voyelle épenthétique graphique.

- tar<sup>c</sup> "nourrisseur"

L'anthroponyme *ta-ar-i* (306, 22) s'expliquerait par l'étymon \*tr<sup>c</sup>, "nourrir", "élever", attesté en accadien et en émarite (surtout dans les noms propres; c'est aussi une fonction ou un métier: Arnaud, *Emar* 6, n° 369, 38, 39 et dont le sens est confirmé par une glose: ibid. n° 602, 373' [eme-da // *ta-ri-tu<sub>4</sub>* // *ta-ri-'tu<sub>4</sub>*, "nourrice"]). La graphie "rompue" *ta-ar-i* représente /tar<sup>c</sup>ī/, puisque le nom est au nominatif.

- yallat "déploration"

Le signe EL dans *EL-la-tù* (105, 7; au génitif) pourrait noter une prononciation /ial/. Cette hypothèse admise, ce "jour" (c'est-à-dire cette "fête") serait celui de la "déploration" sur l'hébreu \*yll ("se lamenter", voir encore l'ougaritique \*'ill et l'arabe \*'ll, de même sens). Il est impossible malheureusement de décider si le suffixe féminin qui élargit le thème est un singulier (-\*at) ou un pluriel (-\*āt).

- yamm (le dieu-Océan)

*ia-am-ma* (Catalogue) et *ia-am-mu* (114, 2; au génitif) sont des hypocoristiques formés du seul théonyme. Il est connu de tout le sémitique, à l'exception de l'accadien.

- qitl(at)

- 'idr "aide"

Le mot, sur une racine très banale dans l'onomastique, semble être une exclamation dans le nom royal *f'idrī-mi* (écrit *passim: id-ri-mi*): "(C'est) mon aide, je le dis!", si *-mi* est bien la particule du discours direct, mais on pourrait y voir celle d'insistance *-ma*, soumise à une harmonie vocalique progressive. Si *pa-li-mi* (Catalogue) pouvait se transcrire *bā-li-mi*, nous aurions encore un nom de structure comparable: /ba<sup>c</sup>lī-mi/ ("C'est mon seigneur, je le dis!").

- 'imt "floconneux"

L'adjectif *i-im-tu<sub>4</sub>* (392, 2) qui qualifie une natte (kid) pourrait s'expliquer hypothétiquement par l'arabe \*'mt "être floconneux".

- 'fird "héritage"

J'ai rattaché ce mot *i-ir-du* (\*365, 14) à une racine mal attestée \*'frd "hériter" qu'on trouverait aussi dans les textes du moyen-Euphrate (Arnaud, *SEL* XII, pp. 21-26).

- ḏimr / ḏimrat "protection"

La racine \*ḏmr est immédiatement reconnaissable dans *zi-im-ri-...*, c'est-à-dire /ḏimr-.../: "protection de ..." (\*56, 46; \*256, 27; \* 275, 7). Une interprétation par /ḏimrī-.../: "(Telle divinité) est ma protection", n'est pas exclue (voir, plus bas §8, le développement sur le pronom suffixe); *zi-im-ra-t[i]* (\*7, légende de sceau) semble bien être un composé avec le suffixe féminin -\*at et le suffixe possessif -\*ī: /ḏimratī/. Une transcription *zi-im-ra-dī*, (représentant /ḏimr-'add/) est très peu vraisemblable, car la nature du document, un sceau, exclut une telle désinvolture dans la manipulation du syllabaire.

- gibl "création"

Si *gi-ib-li* (au génitif [\*251, 3]) et *gi-ib-la* (Catalogue) sont bien à transcrire avec une sonore à l'initiale (l'ougaritique *gbln* est peut-être bâti sur le même étymon), on pourrait comprendre "montagne", avec l'ouest-sémitique; ce serait un hypocoristique à partir d'un patron: "tel divinité est ma montagne"; mais l'existence possible de la même racine au thème qatūl (voir plus bas) suggérerait plutôt le sens de l'arabe

et du syriaque: "créer".

- *gilm / ġelm* "jeune homme"

La racine est attestée dans tout l'ouest-sémitique, avec le même sens, mais la graphie ne permet pas de savoir si le premier signe note un /ġ/ (comme en ougaritique et en arabe) ou un /f/ (comme en hébreu). Dans le nom *nu-ur-hé-el-mu* (300, 11) ("lumière du jeune homme"), le second élément doit renvoyer au dieu. Faut-il faire fond sur la graphie pour songer à un passage de /i/ à /e/? Il est préférable d'écarter cet exemple. L'emploi de HÉ-EL n'est peut-être qu'un choix arbitraire; une transcription: *hí-il<sub>5</sub>-mu* est tout aussi possible.

- *kīn* "stable"

Il est écrit *ki-in* dans le nom *la-ki-in-a-du* (/la-kīn-'add/ [\*55, 34]), précédé de la particule assérative \*la: il est donc compris comme ouest-sémitique, même si la racine \*kwn est aussi accadienne.

- *līm* ou *li'm* "clan"

Attribut dans l'anthroponyme *li-ma-a-du* (/līm-'add/ ou /li'm-'add/ [\*322, 7]), cet élément banal de l'onomastique ouest-sémitique est de sens discuté. Celui de "clan" est suggéré par des équivalences accadiennes (CAD, s.v. *limu* C). /i/ a pu phonétiquement évoluer en /l/, mais on ne peut en décider: il faudrait être sûr que l'aliph n'est pas noté à dessein.

- *milk* "roi"

Ce thème, parallèle aux thèmes *qatl* et *qatil*, et de même signification, se trouve écrit *mil-kum-ma-dingir* (148, 30) et *mi-il-ku-ma* (292, 10). Le premier anthroponyme est peut-être un mixte babylonien-ouest-sémitique; si le second l'est aussi, le *-ma* y serait aussi la particule accadienne d'affirmation; mais *-ma* pourrait être l'abréviation de *ma(lik)* et *milk* serait un nom propre: "le Roi (des Enfers)".

- *ni'm* "faveur"

La racine \*n'm se retrouve sans aucun doute dans *ni-ma-a-du* (Catalogue), notant /ni'm-'add/.

- *niqm* "vengeance"

On trouve construits sur la racine très commune \*nqm: /niqm/ (*ni-iq-ma* [\*322, 6]), /niqm-'abi/ (*ni-iq-ma-a-bi* [\*274, 17] au nominatif; on justifiera plus bas §8 cette transcription en traitant des suffixes possessifs), /niqm-'add/ (*ni-iq-ma-du* [\*12, 5] et *ni-iq-ma-a-du* [\*33, 6]). On verra plus bas, avec l'étude du pronom suffixe de la première personne singulier, les difficultés que pose l'analyse de *ni-iq-me-pa* [passim]; pour la lecture d'*am-mu-ni-iq-ma* /'amm-niqm/, voir plus bas sous *niqm*.

- *niqr* "choisi"

Le mot *ni-iq-rum* qui s'applique à des bovins (\*335, 1) ne semble pas babylonien; la racine \*nqr en arabe a le sens dérivé d'"examiner", "choisir", à la forme II (voir aussi les formes V et VIII), d'où l'interprétation hypothétique choisie; c'est un nominatif singulier, mais l'idéogramme dont il dépend ne porte pas non plus la marque du pluriel, quoiqu'il y ait plusieurs bêtes. Il s'agit d'une négligence: le verbe, en revanche, est au nombre attendu.

- *ribbat* "10.000"

C'est la forme féminine suffixée en-\*at de la racine ouest-sémitique \*rbb, chaque fois écrite *ri-ib-ba-at* (\*55, 27; \*56, 36, 40); qu'elle ne soit attestée qu'au niveau VII est sans doute un simple hasard. Même si ce substantif est suivi de *guškin*, il n'est pas à l'état construit, car les noms de matière ne paraissent pas être mis en état d'annexion. Il est donc sans désinence et apporterait l'indication que les déclinaisons n'existaient pas dans le dialecte.

- *šipr / šep* "beauté"

*šī-ip-ri-an-dá* (c'est-à-dire /šipri-'and/; 98e, 6') est la forme complète; *še-ep-ra* (68, 5; 180, 12 [hapiru, donc peut-être étranger]; 284, 4; 300, 29 [étranger]; 305, 16; voir encore: *šī-ip-ra-an* [Catalogue]) est le diminutif. Le plus simple est de les rapprocher de la racine \*špr, déjà rencontrée, attestée aussi au



thème qatl et qul. Le passage de /i/ à /e/ a été évoqué plus haut.

- šill (zill) "protection"

Le premier élément de l'anthroponyme *kà-bar-šī-li* (174, 22'), étant dialectal, suggère que le second l'est aussi; il se confond dans l'écriture avec le babylonien *šillu*. Le /z/ étymologique s'était-il maintenu ou non dans la langue locale? Il n'existe aucun signe cunéiforme propre, évidemment, pour le noter. (Le Catalogue n'enregistre que des graphies avec le signe ZI à l'initiale). On ne peut répondre.

- šipt "jugement"

La racine, du sémitique commun, à l'exception de l'accadien, est aussi connue au thème qatūl dans un nom commun. On trouve *šī-pīt-ra-bi//pī* (\*241, 15) soit /šipt-rab(i)//-rāpi/ et *šī!-ip-tī-an-dá//šī-ip-tī-d* Iškur (16, 23; 66, 13) soit /šipt-'and/, quoique une lecture /šiptī-'and/ ne soit pas exclue. La première graphie n'implique pas l'existence d'un thème qitil; l'emploi de BE (/pīt/, c'est-à-dire /pt/) obéit à la nécessité graphique du cunéiforme qui ne peut écrire de consonne isolée.

- qutl

- ḡukr "souvenir"

La racine \*ḡkr, du sémitique commun se retrouve à d'autres thèmes; elle est élargie par le suffixe -\*ia dans *zu-uk-ri-[i]a* (152, 7): /ḡukria/.

- ḡunn "grâce"

L'anthroponyme *im-me-er-hu-un-na* (\*43, 9-10, au génitif) semble se composer d'un verbe et d'un substantif; mais celui-ci est-il sujet ou complément? Le sens du premier élément n'est pas assuré, comme on le constatera plus bas en étudiant les imperfectifs. Le nom, en revanche, s'analyse comme le thème qul de la racine sémitique très banale dans l'onomastique: \*ḡnn.

- kuml "perfection"

*ku-um-li-a-du* (Catalogue, nom féminin) peut s'interpréter comme: /kumlī-'add/ ("add est ma perfection") ou /kuml-'add/ ("perfection de 'add"), d'après l'arabe \*kml ("être parfait"); le même thème se retrouve au thème qitāl.

- kumr "prêtre"

Le nom commun *ku-mur-še* (15, 11) est un abstrait hourrite en -še; il est formé sur le substantif sémitique *kumr*: "prêtre" (Arnaud, *SMEA* 37, p. 56).

- nupš "souffle"

Dans *ka-šī-ra-nu-up-ši* (\*258, 30), le second élément semble complément du verbe, avec le pronom suffixe de la première personne -\*ī, sur la racine \*npš ("souffler"). On a noté plus haut (sous napš) la difficulté de la graphie en chuintante dès le niveau VII.

- qu'r "puits"

Dans une référence inédite (A 80), *lú.meš qu-ri-im* pourrait peut-être se traduire "ceux du puits", "puisatiers", d'après la racine \*q'r de l'hébreu et l'arabe.

- quzz "repos"

*qu-uz-zi* apparaît au nominatif (\*269, 16; \*378, 20') comme au génitif (\*206, 11; \*373, 13'; 334, 9): les premières références imposent une transcription /quzzi/, thème qutl d'une racine \*qzz arabe ("être en repos"; *quzz*, c'est à noter, en est le mašdar). Les génitifs se lisent-ils aussi ainsi ou sont-ils superficiellement babylonisés?

- šupr "beauté"

*šu-up-ra* (73, 10, au nominatif) sur \*špr (voir plus haut) se trouve aussi aux thèmes qatl et qitl.

- šurk "colportage"

On trouvera dans l'Annexe 1 l'étude de la racine \*šrk qui signifierait "faire du commerce (itinérant)".

On lit *šu-ur-ki-im* (au génitif) en \*370, 6'.

- <sup>c</sup>urr "écorcheur?"

lú *ur-ru* (174, 19', au nominatif) est un nom de fonction ou de métier; à partir de l'hébreu \*<sup>c</sup>rr, on pourrait y voir un "écorcheur", mais le thème attendu devrait être celui des noms de métiers: qattāl et cette suggestion reste donc du domaine de l'hypothèse.

- <sup>c</sup>uzz "force"

La racine \*<sup>c</sup>zz ("[être] fort", du sémitique commun) semble bien attestée au thème qutl, sinon dans l'obscur *ú-zí / u<sub>4</sub>-zi* (\*241, 5; \*261, 7; \*273, 4, peut-être hourrite), du moins dans *uz?-za-am-mi* (<sup>f</sup>uzz-<sup>c</sup>amm/: "force de <sup>c</sup>amm" [\*265, 19]).

- Deux noms propres sémitiques *qú-mi-da-(ar)-ru* (\*57, 43; \*322, 9) et *qú-mi-ṭa-ba* (\*7, 44; \*95, 37) comportent peut-être un élément /qūmī/, venant de \*qwm ("se dresser"), un substantif avec le suffixe possessif de la première personne singulier. Cependant, cet élément a été pris pour un théonyme (Buccellati, *Amorites*, pp. 162-163 avec la bibliographie); si cette analyse n'a rien d'impossible, elle apparaît inadaptée à l'onomastique d'Alalah, car le -\*ī devient alors difficilement explicable. Le thème (\*quwm, \*quwum, etc.?) n'est pas précisable, pas plus qu'il ne l'est pour *ku-ni-da-ga<sub>14</sub>* ou *qú-ni-da-ga<sub>14</sub>* (\*367, 11); l'étymon n'en est même pas sûr: \*kwn ("être") ou \*qny ("créer") sont également possibles.

- L'anthroponyme *ha-ša-DU-li* (355, 7) est manifestement formé du verbe hourrite *haš* ("écouter" [Laroche, *Glossaire*, s.v.]); son second élément doit être par analogie aussi hourrite: *tu(l)li*; on le retrouve donc, selon toute vraisemblance, dans les noms *qa-ma-DU-la* (317, 4, au génitif) et *an-dá-DU-li* (202, 39, au nominatif; tous deux du niveau III). La racine \*dll, ("mener", de l'arabe) serait à écarter. Un doute subsiste cependant pour *qa-ma-DU-la* dont le verbe semble sémitique (\*qwm). Aurions-nous affaire à deux étymons de langues différentes mais de prononciation approchée? La confusion s'étendait-elle jusqu'au sens? Comme celui de *tu(l)li* est inconnu, cette question reste sans réponse.

##### §5: les thèmes nominaux bisyllabiques

Lorsqu'on quitte les thèmes qatl, qitl, qutl, naît l'embarras; l'écriture cunéiforme ne marque la longueur des voyelles et celle des consonnes (improprement appelée redoublement) que sporadiquement et sans cohérence; désormais, les quantités sont ainsi laissées à l'appréciation du commentateur. Il n'a comme aide à la décision que l'analogie avec les autres langues sémitiques. C'est elle qui sera ci-dessous invoquée implicitement ou non. Le cercle est évident.

- qatal

- 'alap "compagnon"

La racine \*'lp (à la base de /'alap/ [...-a-la-ap; \*389, 3]) est attestée en ougaritique, en hébreu et en arabe, même si ce thème-ci n'y est pas attesté. On remarquera l'absence de désinence ("l'état absolu").

- kabar "grand"

C'est une épithète divine banale qu'on trouve soit en première soit en seconde position (*kà-bar-ší-li* [174, 22'] et *a-ú-ka<sub>4</sub>-bar* [Catalogue]). Même si l'étymon se retrouve dans toutes les langues sémitiques, il est plus particulièrement "ouest-sémitique", il a donc été repris ici.

- kabart "grandeur"

Le nom propre *ka-ba-ar-TA* (\*382, 3) est celui d'un homme; ce ne saurait donc être un adjectif ("grande"). Il pourrait certes se décomposer en deux éléments: /kabar-da/; le second serait une abréviation pour da(gan). A-t-on toutefois le droit de lire TA: /dá/, de "manipuler" ainsi le syllabaire? L'analyser comme un substantif féminin (abrégé) /kabart/ ("grandeur" [de telle ou telle divinité]), à partir de \*/kabar(a)t/, est plus satisfaisant.

- kana<sup>c</sup> "humble"

*ka-na-hu* (au nominatif; \*275, 7) serait un adjectif, sur une racine attestée en hébreu et en arabe \*kn<sup>c</sup>

("humble"; l'arabe a d'autres significations encore).

- qattāl

C'est le thème par excellence des noms de métiers (Brockelmann, I, pp. 360-361). Le regroupement ci-dessous se fonde ainsi à peu près uniquement sur le lexique.

- 'ammār "lieur"

*ha-am-ma-ra* (Catalogue) pourrait être un nom de métier (à partir de l'hébreu \*<sup>c</sup>mr), pris comme nom propre, si on admet de voir un ayin dans le premier signe, ce qui reste évidemment douteux.

- šaqqāl "polisseur"

L'arabe connaît une racine \*šql ("polir", "fourbir") et *ša-qa-la* (209, 3, au nominatif; Catalogue) serait un nom de métier, utilisé comme sobriquet. La transcription se fonde analogiquement sur le thème courant des noms de métiers, peut-être graphiquement prouvé par l'exemple suivant.

- šarrāk "colporteur"

Formé sur la racine \*šrk ("être associé en affaires"; voir l'Annexe 1, où se trouvent les références), le nom, babylonisé, est attesté au niveau VII comme au niveau IV. La graphie, isolée malheureusement, *ša-ar-ra-ak-ki* (\*25, 3) note peut-être la longueur de la consonne médiane et celle du second /a/.

- Dans la lettre 297 (qui n'appartient pas au *corpus* d'Alalah), le mot *a-ra-ši-ia-ni* (l. 6) serait-elle une formation sur l'arabe \*rs ("être cultivateur", avec le même sens à la forme II)? La racine ouest-sémitique \*ḥrt est exclue; l'absence écrite de la première consonne serait alors incompréhensible. On pourrait transcrire et traduire les lignes 4-7: *šu-kúl-tú!* anše.kur.ra / *ša lú a-ra-ši-ia-ni* / *ša<sup>m</sup>tu-tu-wa-še* ("... sont la nourriture des chevaux des cultivateurs, dépendants de NP"). Mais tout le document est rempli de telles obscurités que toutes propositions sont hypothétiques.

- qatīl / qātil / qatīl

Des graphies comme *...-na-a-bi* (\*64, 7; \*244, 5) sembleraient indiquer une lecture /nābi'/; mais on trouve aussi *...-na-bi* (\*33, 3; \*34, 2; \*59, 8); on en conclura sagement que les graphies sont des guides tout à fait incertains pour les quantités. Celle du /i/ reste tout aussi difficile à déterminer. Il n'est pas de règle générale: chaque donnée doit être examinée en elle-même.

- 'ādīr / 'aḏīr "protecteur" ou "protégé"

Sur la racine \*<sup>c</sup>dr, le nom est écrit *a-zi-ra* (*passim*). Le *a* final a été choisi comme la voyelle la plus "neutre", elle évite une forme absolue, que l'accadien connaît (voir la remarque sous *'alap*) mais pratique rarement. Un élargissement en -\*ān: *a-zi-ra-an* (Catalogue) serait attesté.

- 'awēr "borgne"

A côté d'*a-WA-rulra*, on a déjà relevé comme particulièrement intéressant pour la prononciation: *a-ú-e-ra* (194, 10); en écrivant *a-we-e-ra* (306, 19, 21'), le scribe marquerait aussi bien le timbre de la voyelle, en s'inspirant du procédé hurrite, que la quantité.

- ba'ir / ba'ir "trésor" ou "caché"

Il faut accepter de voir un nom complet dans *ba-ir-dingir* (\*33, 7; la disposition du passage suggère qu'il est suivi d'un autre anthroponyme, quoique sans déterminatif) pour le rapprocher de l'arabe \*b'r "cacher", donc "trésor". On ne peut décider entre un adjectif à sens passif ou un substantif.

- balīc "dévasté"

*ba-li-hi* (après a.šà [ATT/39/189, 15]) serait une épithète de champ, mais le LI n'est pas sûr; ce pourrait être un TU. La traduction se fonde sur l'hébreu et sur l'arabe \*blc "détruire"; la forme serait évidemment passive.

- ḏābiḫ "gouverneur"

Si l'on acceptait de transcrire *bá-al-da-bi-ḫú* (Catalogue), l'arabe \*ḏbḫ permettrait d'interpréter cet

anthroponyme comme /ba<sup>1</sup>-dābit/ (“ba<sup>1</sup> est gouverneur”).

- gāzīr / gazīr “coupant” ou “coupé”

Ce nom *ga-zi-ra* (304, 17) s'explique par la racine \*gzr, connue de l'ougaritique, de l'hébreu et de l'arabe, avec le sens de “couper”; pour le thème qatūl, voir plus bas.

- hālīl “brillant” ou “orgueilleux”

Pour interpréter *ha-li-li* (351, 9) on peut hésiter entre deux racines homophones \*hll: “briller” (émariote, hébreu, arabe), “être orgueilleux” (hébreu), d'où “célébrer” (au piel). Si ce nom est au nominatif, ce qui n'est pas sûr, la voyelle finale serait le -\*ī du pronom possessif.

- hāter “van”

Malgré l'existence du hurrite *hašeri* (Laroche, *Glossaire*, s. v.), il est parfaitement fondé d'analyser *ha-še-ru-hu-li* (\*269, 22, au pluriel) comme une formation mixte sur la racine sémitique \*hṭr (“vanner”, de l'ougaritique, de l'araméen et de l'hébreu) pourvue du suffixe hurrite de fonction (“ceux du van”, “vanneurs”). Ce nom d'objet est peut-être originellement un participe actif (“[objet] vannant”, d'où “van”). Les deux substantifs, hurrite et ouest-sémitique, sont-ils apparentés? Pour en décider, il faudrait au moins avoir quelque idée du sens du premier.

- kātīr “entourant”

La racine \*ktr à la base de *ka-ti-ri* (\*37, 12, au nominatif; voir encore *kà-ti-rum* [Catalogue]) à lire /kātīr/ (avec le suffixe de la première personne), semble se retrouver encore dans un nom de fonction, au thème quttul (voir la discussion plus bas). Si le rapprochement est acceptable, la traduction serait: “celui qui m'entoure”.

- malik “roi”

Ce mot, fréquent aussi sous le thème qatl, apparaît encore à la forme absolue, sans désinence: ...-*ma-lik*, qu'il soit sujet d'un verbe (\*7, 44 et sceau) ou d'une proposition nominale (\*268, 4). Isolé, il porte la marque du génitif babylonien: *ma-li-ki* (\*77, 6).

- mānīc / manīc “retenant” ou “retenu”

A supposer que l'analyse de *ma-ni-i'-m[a]* (\*409, 28) en deux éléments soit admise, la racine en serait \*mn<sup>c</sup> (“retenir” en hébreu [en particulier dans l'onomaistique], en araméen et en arabe). L'onomaistique ougaritique semble connaître un étymon \*mn' (Gröndahl [*Personennamen*, p.159] le classe sous MNY “compter”).

- māqī' (māqīy) / maqīy (maqīr) “tétant”, “gardant” ou “gardé”

Les significations de la racine arabe \*mq'/y donnent l'embarras du choix: “téter” ou “garder”. Il faudrait être assuré de la forme, active ou passive, pour choisir.

- nābī' “prophète”

Ce nom n'apparaît que dans un seul anthroponyme, sous des formes diverses: *su-mu-na-bi* (\*59, 8), *su-mu-un-na-bi* (\*33, 3; \*34, 2), *su-mu-un-na-a-bi* (\*64, 7) et *šu-mu-na-a-bi* (\*244, 5), et avec l'étrange graphie “rompue”, *su-mu-un-a-bi* (\*65, 4). Deux de ces exemples suggèrent un thème à première voyelle longue, sans le prouver.

Le premier composant de l'anthroponyme *a-ia-na-bi-il-la* (/ʾaya-nābī-'ilā'/; \*56, 49) est ambigu. L'hésitation est permise entre le nom divin Ea, prononcé à “l'occidentale”, et le pronom interrogatif (ouest-sémitique, mais emprunté par l'accadien) “où”. Le rapport grammatical entre les deux autres éléments est aussi obscur: sont-ils en état d'annexion (il faudrait comprendre le “prophète du dieu” ou le “prophète divin”) ou de juxtaposition (“le prophète qui est dieu”)?

- rāpī' “guérisseur”

Les graphies constantes d'Alalah (-*ra*-BI, *passim*) rendent peu vraisemblable que la troisième consonne “faible” soit autre chose qu'un aliph (et non, comme sur le moyen-Euphrate un ayin [à cause de finales en IH]); la racine est donc \*rp' “guérir” (du sémitique commun, à l'exception de l'accadien). Une

forme unique ...-*ra-pí-i* (364, 3) note peut-être l'aliph final. Toutefois, rien n'autorise à exclure, pour tel ou tel nom, \*rp<sup>c</sup> ("élever", d'après l'arabe) et même \*rbb / \*rby / \*rb' ("être grand"). Une forme comme *ia-ar-BA-ú* (Catalogue, rangée, ci-dessous sous \*rp') s'interpréterait aisément par ce dernier étymon. Un doute demeure.

- sākin "préfet"

Le /ā/ de ce mot très courant à Alalah au niveau VII, à l'instar du babylonien "occidental", est garanti ensuite par les graphies avec le signe cunéiforme SU d'El-Amarna et de Ras Shamra.

- L'adjectif *la'ú* apparaît dans *la-ú-d'iškur* (\*278, 5), *la-a'-e?-a-du* (\*95, 31 [nominatif]), *la-ú-la-a-da* (\*376, 5 [nominatif]). Le sens de la racine \*l'y ("[être] fort", d'après l'accadien, l'ougaritique et le phénicien) convient bien. Malheureusement, la babylonisation secondaire brouille le thème. Le second exemple suggérerait peut-être une forme de base \*/a'iy(a)/, en admettant l'équivalence graphique entre E, I, IA. Ce serait donc aussi un thème qatíl.

- qatūl

Le /ū/ est à l'analogie de l'hébreu (peut-être même est-il graphiquement noté dans *namūg*) et comme en hébreu (Joüon, *Grammaire*, pp. 196-197) et en arabe (Brockelmann, I, pp. 357-358) le thème forme des substantifs abstraits et des adjectifs, à sens actif et passif.

- 'abūd "service"

L'analyse d'*a-bu-du* (\*58, 26) par \*'bd ("servir" du sémitique commun, à l'exception de l'accadien) est évidente.

- 'amūs "port" ou "porté"

L'interprétation de *ha-mu-ZA* (Catalogue) reste hypothétique, car l'on n'est assuré ni de ce que note le premier signe ni, non plus, de ce que note le dernier. Cependant, la racine \*'ms est attestée dans l'onomastique ougaritique et hébraïque, d'où le choix fait de cette lecture. On peut prendre le mot soit pour un substantif abstrait soit pour un participe à sens passif. Cette remarque vaut pour les références suivantes.

- ba'ūr "trésor" ou "caché"

Le mot *ba-ú-ra* (Catalogue) est encore connu au thème qatíl (voir plus haut).

- baḥūr "choix" ou "choisi"

L'anthroponyme *ba-hu-ra* (Catalogue) renvoie à la racine \*bḥr "choisir" (du sémitique commun à l'exception de l'arabe).

- gabūl "création" ou "créé"

*ga-bu-li* (Catalogue), *ga-bu-ul-e* (Catalogue) sont sans doute à classer sous la racine \*gbl (voir plus haut §4 au thème qitl).

- gazūr "coupure" ou "coupé"

On a déjà rencontré plus haut la même racine \*gzr au thème qatíl; *ga-zu-ra* (173, 18) est enregistré dans sa transcription seule.

- halūl "orgueil"

*ha-lu-la-ia* (Catalogue) est un anthroponyme féminin; un adjectif est donc exclu et ce doit être un substantif, avec élargissement en -\*ia, sur \*hll (voir plus haut *hālil*).

- ḥabūr "compagnie" ou "compagnon"

La forme *ha-am-bu-ru* (Catalogue) est sans doute construite sur la racine ouest-sémitique \*ḥbr (attestée aussi dans l'onomastique ougaritique) "[être] joint", avec nasalisation secondaire.

- kabūl "lien" ou "lié"

L'anthroponyme *ka-bu-li* (306, 22; au génitif) sur \*kbl ("[être] lié"; du sémitique commun) trouve son répondant à Ougarit.

- namūg "élite"

Dans *na-mu-uh-hi* (\*98c, 5, au génitif), le redoublement indiquerait un /ū/. La seule racine reconnaissable pourrait être \*nmg de l'arabe ("sommet", "élite"). Elle se retrouverait peut-être encore dans l'anthroponyme *ni-im-ha-am-pi-AN* (\*95, 36). Son analyse /nimgān-pī'il/ ("Magnifique est la bouche du dieu") suppose un passage secondaire de /n/ à /m/ devant la labiale sourde; elle est tout à fait hypothétique.

- paḥūr "rassemblement" ou "rassemblé"

L'anthroponyme *pa-hu-ra* (Catalogue) appartient sans doute à l'onomastique sémitique; la racine \*pḥr ("rassembler") est attestée en accadien, dans l'onomastique mariote, en ougaritique et en phénicien. Mais l'interprétation par l'égyptien (le nom signifierait précisément "l'Égyptien") ne peut être totalement écartée.

- palūl "part"

Si la lecture *pa-<sup>r</sup>lu<sup>r</sup>-li-li* (\*274, 23, au nominatif) était paléographiquement assurée, l'analyse ne ferait pas de difficulté: /palūl-'il(i)/. La racine est conjuguée (voir plus bas §11 et §12).

- qabūl

*qa-bu-ul-e* (Catalogue) est peut-être à rattacher à \*qbl, à moins qu'il ne faille le classer sous \*gbl ou sous \*kbl. L'étymon a plusieurs significations ("affronter", "recevoir") entre lesquelles il est impossible de choisir.

- qazūl "boiteux"

*qa-zu-li* (Catalogue) est un exemple parfait du handicap que représente la polyphonie du syllabaire cunéiforme. Tel qu'est lu cet anthroponyme, il s'expliquerait par l'arabe \*qzl ("être boiteux"); mais, par de faibles manipulations, on pourrait aussi proposer d'autres étymons, ni plus ni moins vraisemblables: \*gzl ("séparer" ou "être grand"), \*ksl ("être paresseux"), \*qsl ("trancher"). Ce jeu d'hypothèses est sans fin.

- šabūk "entrelacement" ou "entrelacé"

Une racine attestée en accadien (*sabāku*), en hébreu (\*šbk) et en arabe (\*šbk) "entrelacer" pourrait être l'étymon de *ZA-bu-GA* (305, 39) et de sa forme à nasalisation secondaire *ZA-am-bu-QA* (Catalogue), à condition qu'on s'autorise manipuler chaque fois le syllabaire.

- šadūq "justice" ou "juste"

L'analyse de *la-hi-ša-du-uq* (\*57, 41; \*80, 29) par /la-'aḥī-šadūq/ s'impose; le second élément peut aussi bien être un substantif qu'un adjectif.

- šapūt "procès"

Ce substantif (122, 7) n'appartient pas au corpus d'Alalah, attesté qu'il est dans une lettre; *tup-pi-ni la ša-pu-ṭi* (mot-à-mot: "notre tablette est de non-procès") est un mélange de babylonien et de dialecte, puisque la racine \*špṭ ("juger") est seulement ouest-sémitique.

- tarūk "tranquillité"

*ta-ru-ka* (\*409, 12, sans doute au nominatif) pourrait s'expliquer par l'arabe \*trk "laisser tranquille".

- satūr "protégé"

*sà-tu-ú-ri* (202, 40, nom masculin au nominatif), avec le suffixe possessif de la première personne, signifie sans doute: "mon (c'est la divinité qui parle) protégé", d'après en particulier l'hébreu (dont l'onomastique connaît précisément ce thème) et l'arabe. L'écriture enregistre, remarquons-le, la longueur de la deuxième voyelle.

- qitāl

- °igāl "veau"

*hi-ga<sub>5</sub>-lu* (397, 6) est une statue (une grande statue d'ailleurs, de 29 kilogrammes environ de métal) de "veau": °igāl/. La racine est connue du sémitique, à l'exception de l'accadien. Comme on le sait depuis longtemps (Brockelman, I p. 350), le thème qitāl paraît réservé à la classe concrète des objets (Aussi le /ā/ lui a-t-il été analogiquement emprunté): c'est ici bien le cas.

- g/k/qirār nom de mois

Il n'y a aucune raison pour refuser à ce mot une étymologie sémitique, même s'il est passé en hourrite et en hittite (Laroche, *Glossaire* s.v.). Il est écrit avec KI (\*40, 2; \*246, 27; \*251, 32; 50, 1) ou GI (\*52, 26; \*245, 17); l'initiale pourrait donc être /g/, /k/ ou /q/. L'accadien \*g/qrr ("couler"), l'hébreu \*grr (de même sens) ou bien le sémitique commun (moins l'accadien) \*qrr ("être frais") suggèrent le sens approximatif de "versement d'eau" ou d'"eau fraîche". Serait-ce une allusion à un rituel d'hydrophorie qui aurait lieu pendant ce mois? En tout cas, la référence hittite (Laroche, *op. cit.*) le met bien en rapport avec une "fête" (ezen). Le nom propre *ki-ra-ri* (194, 11; voir encore *ki-ri-ra* [Catalogue], qui peut, ou non, se ranger sous le même étymon) appartiendrait à ce groupe d'anthroponymes qui sont des noms de mois (comme *ḫiyār* et *niqāl*), mais une lecture *ki-ra-hu!* est aussi possible.

- ḫizār "enclos"

Dans *hi-da-ri* (\*359, 1; au génitif), le DA noterait le /z(a)/ étymologique de la racine \*ḫzr ("enclore d'un mur", d'après l'ougaritique et l'arabe); le même mot est connu à Mari et à Tell Rimah (écrit avec ZA) et sur des thèmes variés dans les textes du moyen-Euphrate (*ḫuzār*, *ḫizr*, *ḫuzur(āni)*).

- ḫiyār nom de mois

Les graphies constantes du niveau VII indiquent que le nom est au pluriel, puisqu'il n'est pas pourvu de la mimation (Giacumakis, *ad index*, s.v.). Le /ā/ est peut-être noté dans *hi-ia-ar-ri-i* (\*348, 2) par le redoublement du /r/. Ces réalités sont en rapport avec une déesse qui est écrite Ištar; le "jour" est marqué par des sacrifices de moutons (\*346, 2; \*348, 2). Ce mois est connu encore au niveau IV, à Ougarit, sur le moyen-Euphrate et bien au-delà jusqu'en phénicien et en punique (H. Donner-W. Röllig, *Kanaanäische und aramäische Inschriften*, Wiesbaden, 1964, p. 57). Comme pour *g/k/qirār* et *niqāl*, il existe un anthroponyme: *he-ia-ri* (Catalogue) qui a un rapport avec lui, sans qu'on puisse dire lequel. Je n'ai aucune étymologie à proposer.

- 'ilā "dieu"

Si l'exemple de 'igāl vaut ici, /ilā/ est la statue du dieu (dans le temple), plutôt que le "dieu" en général. Curieusement, le mot est écrit avec double consonne dans les anthroponymes: ...-*il-la* (\*56, 49; 148, 24) et (avec des sandhis graphiques): *ir-ha-mi-il-la* (\*274, 26; \*289b, v° 9', écrit *ir-ha-mi-dingir* en \*264, 36), *ia-ši-bi-il-la* (\*269, 5; \*278, 2'; *ia-ši-ib-dingir* en \*258, 24); un seul /l/ est exceptionnel: *ir-ha-mi-la* (\*260, 11). Le même mot apparaît peut-être encore dans l'expression *a-a id-dī-in i-la<sub>5</sub>* ("à dieu ne plaise!" [92, 20']), si le LAM n'est pas une simple erreur pour LUM.

- kimāl "perfection"

*ki-ma-li* (Catalogue) est au thème qitāl l'équivalent que l'on a vu plus haut au thème qutl; s'il y a une nuance de sens entre les deux substantifs, elle échappe aujourd'hui.

- kimāz

Si l'on veut garder les "valeurs" simples du syllabaire, le nom propre *ki-ma-zi* (\*321, 2, au génitif) pourrait être rapproché de l'hébreu *kūmaz* (un bijou) et de l'arabe *kumzah* ("tas rond" etc.). Mais une transcription *qī-ma-zi* pourrait renvoyer à \*qmz; la racine en arabe a le sens de "ramasser"; on pourrait encore transcrire assez naturellement *qī-ma-šī* et y voir l'hébreu \*qmš ("saisir").

- kitān "couverture"

Dans toutes les langues sémitiques, ce mot désigne une toile ou un vêtement. Pourtant, le contexte où *ki-ta-nu* (400, 3, au génitif) apparaît à Alalah ne favorise guère ce sens, puisque le ou les *ki-ta-nu* accompagnent (*qa-du*) des objets de bronze (*na-ri-ku*). Recourir à la signification première de \*ktn (hébreu): "couvrir" est peut-être l'hypothèse la plus économique.

- mināḫ "don"

L'explication de *mi-na-hu* (152, 4') par la racine \*mnḫ ("offrir"), attestée en ougaritique, en hébreu et en arabe et connue (sous un autre thème) de l'onomastique de Mari, est vraisemblable. Mais une lecture

/mīn-'ah/ ("Qui est le frère?") n'est pas exclue.

- mišār nom de mois

Le mot n'est attesté qu'une fois, au niveau VII, au génitif pluriel (*mi-ša-re* [\*33, 27]), mais peut-être le retrouve-t-on à Ougarit dans l'anthroponyme: *mi-ša-r[a-nu]* (*Ugaritica* V n° 161, l. 18). Aucune racine ne s'impose. Les autres mois *g/k/qirār*, *ḥiyār* et *niqāl* paraissent indiquer que les noms de mois sont plutôt formés sur le thème qitāl; analogiquement, on ne saurait donc y voir une forme à préformante \*ma-.

- niqāl nom de mois ("apport")

La lecture de la deuxième consonne se fonde sur les transcriptions ougaritiques. A Emar, le nom est aussi toujours écrit avec QA (Arnaud, *Emar* 6, n° 364, 2; n° 373, 185'). Les graphies du niveau VII, avec mimation (*ni-qa-lim*: \*256, 15; \*257, 1; au niveau IV, on doit transcrire: *ni-qa<sub>5</sub>-li* [51, 6]) indiquent que le nom est au génitif singulier; *ni-qa-lu* est aussi un anthroponyme féminin (298 I 15, sans autographie); /niqāl/ est le nom d'action de la forme III de \*nql en arabe au sens d' "apporter". Cette étymologie conviendrait à un anthroponyme (abrégé de \*niqāl-ND) et à un rituel qui aurait donné son nom au mois.

- niwār "lampe"

La voyelle de la deuxième syllabe dans *ni-wa-re* (\*373, 22', au génitif pluriel) est lu analogiquement /ā/ par assimilation au thème des noms concrets. La racine et surtout le contexte indiquent qu'il s'agit de "lampes"; 2 gín *ši-im ni-wa-re* à na<sub>4</sub> se traduit: "2 sicles, prix d'achat de lampes à huile en pierre".

- sigād "prosternation"

Il est indiscutable que *ZI-ga-du* (Catalogue, nom féminin) et *ZI-en-ga-du* (Catalogue) sont le même substantif, avec, dans le second cas, une nasalisation secondaire. Une transcription de *ZI*: /sī/ admise, on aurait un excellent étymon: l'arabe \*sgd "se prosterner".

- qirās "pâton"

La racine \*qrš, sur laquelle est formé *qī-ra-šī* (\*205, 3', au nominatif) soit /qirāšī/, signifie "détacher un morceau d'argile". La racine est attestée dans tout le sémitique.

- ṭimān ou kimān "dépôt"

*DI-ma-ni* (49, 15, au génitif) paraît bien signifier "compensation" d'après le contexte (*šum-ma in-na-bi-it / a-na DI-ma-ni* 1 me gín kù.babbar / a-na "dingir-mi-li / i-na-an-din: "Si [le débiteur antichrétique] s'enfuit, il livrera [c'est-à-dire que son créancier se paiera sur ses biens gagés, cf. ll. 17-19] comme *DI-ma-ni* cent sicles d'argent à NP"). C'est ce que les textes analogues de Nuzi nomment *urihul(lu)*. Le rapprochement avec \*ṭmn, connu en hébreu ("cacher"), en araméen ("conserver") et en arabe ("être tranquille", "en sécurité"), suggérerait l'idée de "dépôt", ce qui convient à peu près au passage. Mais une lecture *KI!-ma-ni* n'est pas exclue; elle renverrait alors à la racine \*kmn, attestée en hébreu (par le mot *mikman*: "trésor") et en arabe ("cacher"); le sens est équivalent.

- qitil

- ḡikir "souvenir"

*zi-ki-ri-ia* (194, 4), soit /ḡikiria/, sur la racine \*ḡkr, est un thème qitil suffixé avec \*-ia.

- niqim "vengeance"

La racine \*nqm se retrouve plus fréquemment sous le thème qitil; *am-mu-ni-qī-ma* (\*269, 28, au génitif; peut-être encore en \*276, 16) est une phrase nominale, avec babylonisation secondaire: /<sup>f</sup>amm-niqim/. Ce personnage est peut-être le même que *am-mu-ni-IQ-ma* (\*280, 8, 11); en attribuant à IQ une lecture longue: /iqi/, on harmoniserait les deux graphies.

- niwir "lumière"

La racine de *ni-wi-ir...* (\*7, 25) \*nwr, au thème qitil, aurait un sens abstrait et métaphorique; le thème des objets concrets qitāl a été rencontré plus haut.

- pidir un dieu



Dans *ab-dá-pí-di-ra*, c'est-à-dire *f'abd-pidir/* (202, 39), la divinité apparaît au thème qitil; faut-il en conséquence lire: *pí-dir<sub>x</sub>*, le *pí-TAR* d'Ougarit (*Ugaritica* V, n° 7, l. 14)? Il est permis d'hésiter, car il existe aussi un substantif hourrite *pedari* "taureau" (Laroche, *Glossaire*, s.v.) et une lecture *pí-dar<sub>x</sub>* (*pé-dar<sub>x</sub>*) en tirerait sa légitimité. Y avait-il deux thèmes de la même racine et quelle est celle-ci? Y a-t-il eu emprunt (mais dans quel sens?), avec changement (mineur) de vocalisme? Ce serait une épithète du dieu de l'orage sémitique, comme elle l'est du hourrite Tešub. (La figure d'Ištar: *pi-id-di-r[i]*, dans *CT* 25, pl. 17 II 12, peut, ou non, se rattacher à ce même étymon).

- qitil

Ce thème, rare en sémitique (Brockelmann, I, pp. 356-357), se retrouve dans un seul mot d'une manière vraisemblable:

- bi<sup>c</sup>ēr "cheptel"

L'hébreu et l'arabe permettent de voir dans *bi-e-re* (l'absence de mimation montre que c'est un génitif pluriel; \*379, 3): /bi<sup>c</sup>īr/ (le /ī/, à l'analogie des deux langues, est hypothétique); ce qui donne une traduction naturelle aux lignes 1-3: 50 gfn kù.babbar / *a-na* a.šà giš.geštin / *bi-e-re* "50 sicles d'argent pour un champ, une vigne, le cheptel".

- qitūl

Le thème qitūl sert à faire des noms concrets, en ouest-sémitique, au témoignage de l'hébreu.

- imūd "service"

Il convient de rapprocher *hi-mu-di* (47, 10) du terme babylonien *manzazzānu* qu'on trouve à la même place à Alalah dans les contrats de prêts antichrétiques. D'ailleurs, du point de vue lexical, l'accadien *uzuzzu* est l'équivalent de l'ouest-sémitique \*<sup>c</sup>md ("se tenir", "se tenir à la disposition de", donc "servir").

- dikūr "souvenir"

*zi-ku-ra* (294, 14; 305, 41, au nominatif) et peut-être *zi-ku-ri!*? (le signe paraît HU; au génitif [148, 14]) est une abréviation d'un anthroponyme du type \*dikūr-ND).

- hinūn / hinnun "grâce"

*hi-in-nu-un-ú* (160, 4, au nominatif) est formé sur \*hnn, que l'on a déjà vu au thème qutl. Que la graphie double du /n/ médian reproduise la prononciation véritable, nous aurions alors un thème qittul, mais peut-être n'est-ce qu'une facilité graphique; le /ū/ est hypothétique. Le Ú final doit être une babylonisation superficielle.

- qutāl

- humār "ânon"

Le contexte (34 *hu-ma-ri* / *a-na* dumu.meš *pur<sub>x</sub>-kúl-lu*: "34 ânon pour les graveurs" [442, 1-2]) montre que les "ânon" sont des objets. Par opposition au thème courant de l'animal en sémitique: *himār* (émariote et arabe), *hamôr* (hébreu), *hamār* (araméen), le thème qutāl marque peut-être un diminutif.

Un mot identique se rencontre comme anthroponyme féminin (298, 6), le sens serait manifestement inadapté dans ce cas, et l'on a sans doute affaire à un autre mot, qui se retrouverait peut-être (au thème qutail?) dans *hu-me-ri* (Catalogue).

- hurār "engendrement"

L'identification de la première consonne décide du sens du mot *hu-ra-ra-du* (300, 18, 25, 51, 62; 301, 3). L'ougaritique et l'arabe \*hrr, "verser" (au sens sexuel), donc "avoir des relations sexuelles" fourniraient un excellent étymon; on traduirait: "engendrement de 'add". Le nom propre ougaritique avec un /h/, rapproché du syriaque, signifierait "libre" ou "liberté".

- *kumār* "entassement"

*ku-mar-ra* est une épithète d'une divinité (\*86, 11). Les deux /r/ marquent peut-être la longueur de la deuxième voyelle. L'explication par le mot *kumr* "prêtre" paraît hors de place, ici comme dans l'onomastique de Mari, de la Babylonie médio-babylonienne ou d'Ougarit. Mieux vaut se tourner vers l'accadien et l'ougaritique qui connaissent \**kmr* au sens d'"entasser".

- *kupār* "purification"

Les anthroponymes *ku-pa-ra* et, avec élargissement en -\**ān*, *ku-pa-ra-ni* (Catalogue) sont formés sur \**kpr* du sémitique commun ("purifier").

- *nuwāš* "saisie"

Un étymon, seulement connu de l'arabe, \**nwš* ("saisir") permettrait de comprendre *nu-wa-aš-ši-<sup>d</sup>Eš<sub>18</sub>dār* (280, 3, 16) comme: "saisie d'Ištar". Le double /š/ noterait la longueur de la voyelle; le /i/ est peut-être un sandhi avec l'initiale du nom divin, ce qui en garantirait sa lecture.

- *ṭurām* "partie"

L'existence d'une racine \**ṭrm* à Alalah n'est pas sûre, alors qu'elle est attestée en accadien, en ougaritique et en arabe, avec le sens premier de "mettre en morceaux"; ainsi *šu-ra-MU* (\*69, 6) pourrait aussi bien se lire *šu-ra-aš-še*; *šu-ri-MA* (170, 2): *šu-ri-ba*. En revanche, *šu-ru-ma* (147, 15, voir plus bas) paraît presque certain.

- *šuwāt*

*šu-wa-tū* (298, col. IV 17) est un nom de femme; il ne peut donc être qu'un substantif. La racine \**šwṭ* (accadien et hébreu "rôder") ne fait pas de difficulté pour la graphie, mais sa signification n'est pas adaptée à un anthroponyme.

- *qutul*

- *ḡukur* "souvenir"

*zu-ku-ri* (Catalogue) et *zu-ku-ri-ia* (Catalogue) sont des abrégés à partir d'un schéma *ḡukur-ND*.

- *kubur* "force"

Ce mot se trouve à la base de *ku-bu-ri* (Catalogue) et témoigne de la racine \**kbr*, banale dans l'onomastique ouest-sémitique, mais, somme toute, peu attestée à Alalah. Une autre transcription *ku-pu-ri* renverrait à \**kpr* ("purifier") du sémitique commun.

- *kumur* "entassement"

*ku-mu-ur-ra* (\*205, 5') pourrait s'analyser /*kumur-ra*/ (La traduction serait: "entassement du dieu Ra[šap]"); cependant, le dernier signe n'est peut-être qu'une simple convention graphique (pour noter un /ū/?). Dans les deux hypothèses, la racine en est \**kmr*, dont *kumār* est le thème *qutāl* (voir plus haut).

- *qudur* "chef-d'œuvre"

L'anthroponyme écrit *qu-du-ru* (\*282, 4) pourrait s'expliquer par la racine \**qdr* "bien faire une chose" en arabe; la traduction serait donc quelque chose comme "chef-d'œuvre"; elle convient bien à l'anthroponyme féminin *qu-du-ra-hi* (298, 48, au nominatif); le premier élément est nécessairement un substantif, le second étant sans doute '*aḥ*' ("frère"). Si cette hypothèse est retenue, elle suppose que ce "frère" est un dieu.

- *ṭurum* "partie"

*šu-ru-ma* (147, 15) paraît épigraphiquement presque certain, ce qui n'est pas le cas d'autres thèmes qui se rattacheraient à la racine \**ṭrm* (voir plus haut sous *ṭurām*).

- *qittal*

- *widda<sup>c</sup>* "matelas"

C'est à M. Tsevat que l'on doit l'identification de *wi-iš-ša-e-na* (227, 13) comme un substantif

ouest-sémitique, superficiellement hourritisé (*HUCA* [1958], pp. 127-128). Il le rapproche de l'hébreu *yšc* ("matelas"), sur un étymon \*wq̄c ("étendre"), attesté en hébreu, en araméen et en arabe. Ce serait le seul exemple de thème qittal, thème, il est vrai, rare en sémitique (Brockelmann, I, p. 360).

- qittal

Voir plus haut les réflexions sur *hinūn / hinnun*.

- quttul

- kubbur "très épais"

D'après Holma (*Quttulu*, s.v.), *ku-ub-bu-rum* (\*29, 6, au génitif, cf. encore *ku-bu-ri* [Catalogue], s'il se rattache à cette racine et non à \*kpr) est une forme intensive, marquant une particularité physique; l'anthroponyme a beau être attesté dans les textes mésopotamiens, sa racine est plutôt ouest-sémitique. Il est donc enregistré ici.

- kuttur "garde"

Le mot *ku-ut-tu-ru* (\*24, 4; au génitif pluriel) est manifestement un nom de métier, précédé qu'il est de *lú.meš*, même si l'on retrouve *ku-ut-tu-ru* en 258, 18 (au génitif), comme anthroponyme (mais ce pourrait encore un métier); *ka-ti-ri* (\*37, 12, au nominatif) a été examiné plus haut. Il est tentant de les rapprocher de l'ougaritique: *ktrm* (au pluriel), dont la racine (au moins a-t-elle la même forme) est attestée de plus dans l'onomastique. Les significations "entourer" (en hébreu), "attendre" (en hébreu et en araméen), "porter aide" (en araméen, et en accadien tardif, par emprunt) suggèreraient la traduction approximative: "garde".

- qutīl / \*qutayl

Le thème qutīl, comme dans l'onomastique émarite, dissimule peut-être un thème \*qutayl de diminutif, bien attesté en arabe et en araméen (Brockelmann, I, pp. 352-354). Que le /ī/ résulte d'une évolution de /ay/ ou qu'il ne soit qu'une convention graphique pour noter une diptongue réellement prononcée, il est impossible d'en décider.

- ḥuṣiṣ "séparé"

La racine \*ḥṣṣ ("séparer") se trouve en accadien et en hébreu; c'est sur elle qu'est vraisemblablement formé *hu-ṣi-ṣi* (148, 27, au génitif; voir encore *hu-ZI-ZU* [Catalogue]), le recours à la racine \*hss ("être sage") serait excellent pour le sens, mais il faudrait manipuler le syllabaire.

- zubīl "(petit) prince"

*zu-bi-lu* (Catalogue) serait le diminutif d'une racine bien connue de l'ougaritique, puis de l'hébreu: \*zbl ("[être] haut").

#### §6: les thèmes à préformante

Les thèmes à préformante sont très rares dans le dialecte. On ne peut guère citer que quelques formations en \*m(a)- et une en \*t(a)-; même maqtal si fréquent ailleurs est totalement absent; la quantité de la seconde voyelle est inconnue.

- maqtīl

- na'min (*nāmin*) "confirmation"

*na-mi-na* (74, 7, au génitif), *nam-mi-na* (féminin, Catalogue) et *na-mi-ni...* (Catalogue) sont sans doute des thèmes à préformante \*ma-, dissimilée en \*na-, pour éviter la succession de deux labiales sur \*'mn ("confirmer" en hébreu et en arabe). La graphie du deuxième exemple enregistre peut-être une assimilation de l'aliph à la voyelle et l'allongement consécutif de celle-ci.

## - maršiy/w "dilection"

Tel est le thème théorique de *mar-šī* (\*69, 4 [au génitif], 11 [au nominatif]), sur une racine ouest-sémitique attestée de l'ougaritique à l'hébreu et à l'arabe: \*ršy/w ("traiter favorablement"). Au génitif, la voyelle finale peut être aussi bien la désinence accadienne que le suffixe de la première personne singulier: -\*ī.

## - maqtul

## - naps/zur "libération"

Au prix d'une correction, on pourrait lire *na!-ap-su-ra* (\*238, 40); ce nom serait une formation avec préformante \*ma-, dissimulée secondairement comme pour \*'mn. Est-ce l'étymon qui paraît attesté, au thème qatūl, comme épithète divine à Emar (Arnaud, *Emar 6*, n° 373, 156') et que j'ai hypothétiquement interprété à partir de l'accadien *pašāru* ("libérer")? Ne faut-il pas plutôt lire /zu/ et prendre en compte la racine \*pZR "disperser (les troupeaux)", connue en hébreu et en arabe et peut-être à Alalah même (\*253, 11: *anše.kur.ra pa-zi-ri* ["chevaux de pâturage"]); \*262, 6: *a-na pa-za-ri* ["pour la pâture"])? Son sens rejoint à peu près celui de l'accadien, mais cette rencontre est sans doute fortuite.

## - miqtal

## - mišša' "prédilection"

Le nom propre *mi-ša-ú* (298, III 14) est féminin; il ne peut donc s'agir d'un adjectif. L'analyse la plus simple est d'y voir une forme miqtal à partir de l'étymon \*nš' de \*minša'. L'hébreu *mašā'*, de même formation, suggère un sens (dérivé par rapport à la racine) excellent.

## - miqtal

## - ni'min "confirmation"

*ni-mi-na-a-du* (\*269, 14), sur la racine \*'mn, déjà vue, avec la même dissimilation phonétique que *na'min*, etc. signifie donc "confirmation de 'add'".

## - miqtul

## - mišur "ordre"

*mi-šu-ri* (132, 1, au génitif) est sans doute formé sur \*yšr ("être droit"). La quantité de la seconde voyelle n'est pas précisable. Toutefois, comme il a été remarqué plus haut, une racine \*mšr existe peut-être, comme *mišārum* le laisse supposer. L'anthroponyme *mu-ša-RI*, en revanche, est peut-être plutôt à analyser par le hurrite: *muš-ari/adal*, abondamment attesté.

## - tiqtul

## - tišūc "aide"

Le nom commun *tišūc* apparaît à l'état construit: *ti-šu-uh ...* (\*374, 1) et au génitif: *ti-šu-hi* (\*374, 15'). L'hébreu connaît la même formation (les quantités y ont été empruntées hypothétiquement), sur la racine \*yšc "aider", attestée en émarite, en moabite, en hébreu et en sabéen.

Existait-il des élatifs dans le dialecte d'Alalah? Rapprocher le nom de mois *attanati(m)* et *attanale* de *'nm*, de l'hébreu (I Rois 82) et du phénicien (H. Donner-W. Röllig, *Kanaanäische und aramäische Inschriften*, Wiesbaden, 1964, p. 54) est très tentant: si sa racine est bien \*w/ytn ("couler perpétuellement"), il faut supposer un prototype \*/awtān/ évoluant en \*/attān/ (avec la forme intermédiaire \*/ātān/?). Si tel était le cas, nous aurions là un nom commun sur le thème 'aqtāl (le second /ā/ étant à l'analogie de l'hébreu).

Les anthroponymes *a-aš-qa-li-ia* (Catalogue) et *a-aD-ru-uQ-Qa* (Catalogue) pourraient être bâtis

aussi ainsi, le A initial notant graphiquement l'aliph. Le premier nom s'interpréterait: /ašqal-ia/ (sur la racine sémitique \*šql, avec le suffixe d'élargissement) et se traduirait à peu près: "le très pesant". L'analyse du second nom est moins sûre: \*drk, très répandu en sémitique (accadien, ougaritique, hébreu, arabe etc.), serait un étymon plausible, surtout si on lui donne le sens (dérivé de "marcher") que l'on trouve en ougaritique: "diriger"; on lirait donc /adruk/; cette forme, on le notera, évoque la forme IV de l'arabe (\*drk), dont la signification "l'emporter sur" convient parfaitement.

Les sources de la liste ci-dessus sont, comme on a pu le constater, surtout des noms propres; rien ne prouve que le vocabulaire et les thèmes de l'anthroponymie n'aient pas été différents de ceux du lexique courant. Cette situation particulière explique peut-être le très petit nombre de formes à préformante \*m(a)- et \*(a)-. D'autre part, le classement des formes biconsonnantiques comporte une large part d'arbitraire, puisque l'on n'est pas assuré des quantités.

Les mots sur les thèmes à voyelle unique (thèmes qui ne sont pourtant que 6) sont les plus nombreux et forment nettement plus de la moitié du total des références (qatl(at) [20]); qitl(at) [16]; qutl [11]; qūl [3]; qīl [3]; qāl [2]); de plus, sur qatl sont formés des noms particulièrement fréquents (*ba<sup>a</sup>l*, *malk*, etc.). Graphiquement, les formes à double voyelle les plus nombreuses sont qatul (19), qatil (16), qital (15), qutal (6), qitil (4), etc. Mais si qatul (qatūl par analogie linguistique) est le thème le plus fréquent, qital est celui qui comporte le plus grand nombre de substantifs (9) pris dans un t-xte même.

#### §7: les suffixes d'élargissement

Le suffixe d'élargissement -\*ān appartient à toutes les langues sémitiques; il se rencontre toutefois étonnamment peu dans l'onomastique d'Alalah, même si l'on tient compte des noms hourrites auquel il a été étendu. Le Catalogue enregistre *a-zi-ra-an*, soit /aḏīrān/. Les formations *am-mi-ia-an* (/ʿammīān/ [\*238, 6; \*277, 8]), *ba-li-ia-an* (/ba<sup>a</sup>liān/ [\*238, 31]) et *ha-li-ia-an* (/ḥāliān/ [\*238, 22]) le combinent avec le diminutif -\*ia; ces trois étymons existent indépendamment d'ailleurs avec ce diminutif, sans l'élargissement.

A partir d'*ab-du-ta* (/ʿabdūt/, Catalogue) on serait tenté d'affirmer l'existence d'un suffixe d'abstrait -\*ūt; certes, celui-ci est attesté en accadien, mais puisqu'il élargit un mot dialectal, non un terme babylonien, on pourrait soutenir qu'il appartient bien à la langue locale.

Le dialecte d'Alalah utilisait le suffixe féminin -\*at, comme on l'a vu plus haut §5 avec les noms communs /da<sup>r</sup>at/ (*za-ra-te* [344, 3], /ribbat/ (*ri-ib-ba-at* [\*55, 27; \*56, 36, 40]) et /yallat/ (EL-*la-t'ū* [105, 7]) et les noms propres /kabart/ (*ka-ba-ar-TA* [\*382, 3]) et /ḏimrat/ (*zi-im-ra-t[i]* [\*7 sceau]). On constate que, sous l'effet sans doute de l'accent, le /a/ bref s'amuie (dans /kabart/). Il n'est pas impossible que EL-*la-t'ū* soit un pluriel, à transcrire /yallāt/ ("lamentations").

#### §8: les suffixes pronominaux

L'onomastique est la source unique de notre connaissance des suffixes pronominaux; on ne s'étonnera donc pas que la première pe-sonne singulier: -\*ī soit presque seule attestée; en position d'attribut ou de sujet d'une phrase nominale, ce suffixe est chaque fois donc au nominatif; deux fois, à l'accusatif; une seule fois au génitif: -\*ī se trouve donc à tous les cas, comme, en exact parallélisme, l'est -\*ia en babylonien local au niveau IV.

Les exemples sont abondants; presque tous proviennent du niveau VII. Les mots simples sont rares; on trouve /kātirī/ (*ka-ti-ri* [\*37, 12]), /kirāšī/ (*ki-ra-šī* [\*205, 3]), /quzzī/ (voir les références sous le thème qutl §4), /tar<sup>r</sup>ī/ (*ta-ar-i* [306, 11]). Les trois premiers anthroponymes sont grammaticalement au "nominatif"; leur voyelle finale note bien le suffixe possessif et n'est pas une babylonisation secondaire (comme le serait une finale en /u/ ou /a/). Pour les noms avec /i/ final au génitif, la voyelle pourrait être la marque du possessif (/ī/) et non celle du cas (/i/); rien ne permet d'en décider et ces noms ont été écartés par principe.

Les exemples de -\*ī dans des propositions nominales sont nombreux:

### 1. dans une phrase nominale

#### 1.1. en première position

/ʾaḏrī-'add/ (*ad-ri-a-du* [\*52, 22])

/ʾammī-la-'add/ (*am-mi-la-du* [\*267, 17])

/ʾammī-malik/ (*a-mi-ʿma-lik* [\*11, 34])

/ḥālī-'add/ (*ha-li-a-du* [\*32, 4])

/kumlī-'add/ (*ku-um-li-a-du* [Catalogue])

/qūmī-darr/ (*qū-mi-da-ru* [\*57, 43; \*7, 44 et \*95, 37: *qū-mi-ṭá-ba*])

/šamšī-'add/ (*sa-am-si-ʿIškur* [\*63, 5; \*258, 32; \*378, 3])

/šapšī-'add/ (*[ša]-ap-si-e-da* [\*57, 48]; *sa-ap-si-a-du* [\*53, 17; \*64, 15]; *ša-ap-ši-a-du* [\*266, 6])

/šiprī-'and/ (*ši-ip-ri-an-dá* [98e, 6'])

/šūmī-'add/ (*su-mi-a-du* [\*55, 15, 26; \*64, 14])

/šūmī-la-ʿamm/ (*su-mi-lam-mu* [\*240, 8; \*241, 13; \*268, 6; \*378, 5])

/ūrī-'add/ (\*80, 15), mais le premier élément pourrait être hourrite, (voir plus haut §4 sous le thème

qūl).

Dans les exemples ci-dessous, le sens peut apparaître meilleur, si l'on prend le premier élément comme *nomen regens*, il s'agit toutefois là d'une appréciation largement subjective:

/ḏimr(ī)-ND/ (*zi-im-ri-sa-MAS* [\*56, 46]; *zi-im-ri-ʿIš<sub>18</sub>-dár* [\*256, 27; \* 275, 7])

/naʿm(ī)-daga(n) (*na-mi-ʿda-gan* [\*7, 43; \*11, 33], *na-mi-ʿda-ga<sub>5</sub>* [\*242, 7] et *na-ah-mi-ʿda-gan* [sceau \*7; \*244, 6])

/niqm(ī)-'add/ (*ni-iq-mi-a-du* [\*445, 48]).

/šipt(ī)-'and/ (*ši!-ip-ṭí-an-dá* // *ši-ip-ṭí-ʿIškur* [16, 23; 66, 13]).

Ainsi, on préférera traduire /ḏimr(ī)-ND/: "protection de ND" plutôt que "ND est ma protection".

#### 1.2 en seconde position

/ʾand-baʿlī/ (*an-du-bá-ah-li* [182, 30])

/ʾatta'-baʿlī/ (*at-ta-ba-ah-li* [293, 8], *at-ta-ba-ah-li-e* [293,15])

#### 1.3 en première et seconde position

/ʾabī-naʿmī/ (*a-bi-na-ah-mi*, au nominatif [\*455, 4, 13])

### 2. dans une phrase verbale

#### 2.1 en première place

/šūmī-rapa'/ (*su-mi-ra-pa* [\*63, 13])

#### 2.2 en seconde place

/yarpa-'abī/ (*ir-pa-a-bi* [\*347, 2; \*409, 15 au génitif; mais le /i/ n'est-il pas la désinence casuelle?])

/yakūn-baʿlī/ (*i-ku-un-ba-li* [\*6, 32])

Dans les syntagmes formés d'un nom suivi d'un imperfectif, le suffixe pronominal -\*ī se confond graphiquement avec le préverbe \*ya-; faut-il alors choisir la transcription par Ø ou par /i/? *am-mi-is-lu-up* (\*95, 30') peut représenter /ʾammī-yaslu/ ou /ʾamm-yaslu/ (Cet anthroponyme est cité ici comme exemple, quoiqu'il n'appartienne pas au *corpus* d'Alalah: le personnage qui le porte est un "tigréen"). On a encore:

/baʿlī-yapaʿ/ ou /baʿl-yapaʿ/ (*ba-li-[e]-pa* [\*77, 13]; autre exemple, mais moins sûr: *bá-ah-li-IK-KU* [\*256, 15])

/ilī-yapa<sup>c</sup>/ ou /il-yapa<sup>c</sup>/ (*i-lī-e-pa* [\*95, 33'])

/līmī (lī'mī)-yapa<sup>c</sup>/ ou /līm (lī'm)-yapa<sup>c</sup>/ (*lī-me-e-pá* [ATT/39/106 A 1.11'])

/niqmī-yapa<sup>c</sup>/ ou /niqm-yapa<sup>c</sup>/ (*ni-iq-me-pa* [passim]).

Il n'y a aucun inconvénient à laisser cette question sans réponse.

En position d'accusatif, on a, semble-t-il, deux exemples: /kašira-nupšī/ (*ka-šī-ra-nu-up-šī* [\*258, 30]) et /tamḥur-<sup>c</sup>azzī/ (*ta-am-hu-ra-az-zi* [\*97, 3, 7]). Pour *ni-iq-ma-a-bi* (\*274, 17), la voyelle finale du second élément pourrait être celle du génitif empruntée à l'accadien. Toutefois en Syrie (on le constate sur l'Euphrate comme à Ougarit), même syntagmatiques, les anthroponymes sont traités comme un mot simple et c'est le second élément seul qui porte éventuellement la marque casuelle; celle-ci devrait être donc /u/ (et non /i/), puisque *ni-iq-ma-a-bi* est au nominatif. En conséquence, on a sans doute ici le suffixe de la première personne singulier au génitif et on transcrira /niqm-'abī/. Le paradigme est complet.

Le suffixe de la première personne pluriel *-\*na* ne se retrouve que dans /šamsūna-ba<sup>c</sup>/ (*sa-am-su-na!-ba-la* [\*77, 5]). Le vocalisme serait celui de l'amorite, de l'émariote, de l'arabe et de l'éthiopien.

#### §9: les "mots-outils"

La nature du corpus fait que les mots-outils sont rarement utilisés. L'existence de la préposition ouest-sémitique \**l* n'est pas sûre. Elle se trouverait peut-être dans la variante lú uru *Bitin* ki (\*268, 15; \*369, 8) en face de lú *la Bitin* ki (\*259, 5, 10), qu'on traduira par: "destiné à aller à Bitin". *Ak-ka-ti* (\*203, 3; \*206, 1) est bien un nom propre, (à l'analyse d'ailleurs embarrassante); est-ce le même en \*236, 1 et 2, précédé de la préposition \**l*? Mais est-il vraisemblable que celle-ci soit, apparemment, écrite avec la "valeur" rare là du signe NU?

La particule d'affirmation \**la* est banale dans l'onomastique ouest-sémitique. Elle est placée devant le sujet (/...*la*-<sup>c</sup>add/ [\*376, 5], /...*la*-<sup>c</sup>amm/ [\*240, 8; \*241, 13; \*267, 17; \*268, 6]) et devant l'attribut, qu'il soit substantif (*la*-<sup>c</sup>ahī-.../ [\*57, 11, 41; \*80, 29; \*455, 48]) ou adjectif (*la*-*kīn*-... / [\*55, 34]).

DI (et non KI [48, 3]) paraît établir l'existence de la particule ouest-sémitique *dī*, *dē* "de" attestée en ougaritique, en émariote, en hébreu et en araméen. La référence est certes unique; il n'est toutefois pas exclu qu'un certain nombre de signes KI soient, en fait, des DI inconsciemment corrigés par le copiste contemporain. Il est impossible d'être sûr du timbre et de la longueur de la voyelle (\**/dē/*, \**/dī/* ou \**/dī/?*). La consonne est-elle une dentale sonore ou un */d/?* Cette préposition correspond au *ša* babylonien; d'ailleurs, celui-ci, une fois au moins, semble bien en être le décalque inverse: dans 344, 1-4 (une traduction en a été proposée ci-dessus §5 sous le substantif *dar<sup>c</sup>at* "famille"), *ša* introduit le complément d'agent du permansif, fonction qui n'est pas accadienne.

#### §10: les pronoms indépendants

Le pronom \**dū* "celui de", identique à celui de l'émariote, de l'ougaritique, de l'arabe et du sud-arabique, ne se trouve certes que dans l'anthroponyme /*dū-aya*/ ("Celui du dieu Ea"): *zu-a-ia* (\*264, 18) et *zu-wi-ia* (426, 2); au moins, est-il ainsi attesté au niveau VII comme au niveau IV.

Le pronom interrogatif /*aya*/ ("où") apparaît peut-être dans l'anthroponyme *a-ia-na-bi-il-la* (\*56, 49); la question, difficile, a été posée, plus haut §5, sous *nābī*'.

#### §11: la morphologie verbale: l'imperfectif de la forme simple

La morphologie des verbes nous échappe encore plus que celle des noms et des pronoms. A l'imperfectif (de la forme simple), ne sont connues que des troisièmes personnes du singulier: le masculin \**ya*- apparaît diversement noté par les signes cunéiformes IA, I et E; aussi, une transcription normalisée \**ya*-

sera-t-elle utilisée par système. Elle ne préjuge pas que cette forme n'ait pas évolué en \*ī-, à un moment ou à un autre. Le préfixe féminin singulier \*ta- se trouve plus rarement. Celui de la deuxième personne masculin singulier serait attesté peut-être une fois (voir la discussion, plus bas, sous \*ntn). Les verbes sont étudiés ci-dessous par l'ordre alphabétique de leur racine.

- ahāzu (\*ḥd) "épouser"

Le préfixe féminin \*ta- indique que la forme (lā) *ta-ha-az* ("elle n'épousera pas"), qu'on lit dans un contrat de mariage inédit, est indigène, non babylonienne, quoique sa racine \*ḥd soit connue de tout le sémitique. Le vocalisme est celui de l'accadien; l'arabe a /u/; l'émariote et l'hébreu hésitent entre /a/ et /u/ ou /o/.

- \*<sup>c</sup>md "se dresser"

L'analyse de *ia-ma-di* (295, 10) est difficile; y voir /ya<sup>c</sup>mad/ (sur \*<sup>c</sup>md, "se dresser", du sémitique commun) paraît s'imposer, mais la voyelle finale est un mystère: dans ce bordereau, on attendrait un nominatif, donc une accadisation en /u/ ou en /a/ (voir \*pwq, plus bas §12).

- \*<sup>c</sup>mr "dire", \*<sup>c</sup>mr "prolonger"

Le nom propre *im-me-er-hu-un-na* (\*43, 9-10), déjà cité plus haut, est obscur. Je n'explique pas le double /m/ de ce qui semble bien être un verbe (dont *hu-un-na* serait le complément d'objet direct); la graphie suppose une racine à première /n/ (\*nmr) non attestée à ma connaissance. Si on néglige cette difficulté, on a alors le choix entre deux étymons: \*<sup>c</sup>mr ("dire" en ouest-sémitique et en arabe) ou \*<sup>c</sup>mr ("entretenir quelque chose" en arabe); l'un et l'autre donnent un sens satisfaisant. Le rapprochement avec les anthroponymes sur le patron *am-ma-ra-(a-)du* (Catalogue s.v.) est peut-être légitime, mais le premier élément est d'analyse obscure: le rattacher à un des étymons proposés ci-dessus ne fait que compliquer le problème.

- \*<sup>w</sup>wy "éprouver de la compassion pour"

La transcription de l'anthroponyme *ia-wi-* ... (147, 19, et encore dans le Catalogue: *ia-PI*) n'est pas sûre; un nom comme *ia-ap-pi* (Catalogue) suggérerait une lecture *ia-pi-*... . L'étymon dans ce cas reste à trouver: est-ce \*wp<sup>c</sup> ("briller") avec un vocalisme attesté [Huffmann, *Personal Names*, p. 212 et aussi J. Huehnergaard, "A Byblos letter, probably from Kāmid-el-Loz", *ZA* 85 [1995], p. 97-113, l. 2 et l. 8: *dingir-wi<sub>5</sub>-pī-ih* et *am-mu-wi<sub>5</sub>-pī-ih*], mais plus rare que le vocalisme en /a/; est-ce à lire /yāpi(y)/ ("beau" de l'onomastique ougaritique [ypy], de l'hébreu [auquel les quantités ont été empruntées] et de l'araméen), la consonne double de *ia-ap-pi* notant alors le /ā/? Il faut sans doute s'en tenir à la lecture *ia-wi-* ... (attestée sans ambiguïté avec *ia-wi<sub>5</sub>-da* (ZA 1996, l. 17), c'est-à-dire: /ya<sup>w</sup>wi(y)-.../ à partir de l'arabe \*<sup>w</sup>wy ("éprouver de la compassion pour", transitif), dont on retrouve ici le vocalisme. En tout état de cause, la graphie exclut d'y voir une forme de \*ḥwy /<sup>c</sup>hyy "vivre".

- \*<sup>d</sup>kr "se rappeler"

*ta-āz-ku-ri* (Catalogue) est une troisième personne féminin singulier: /ta<sup>d</sup>kur/; la voyelle finale est sans doute une babylonisation secondaire. Pour la notation du /d/, voir plus haut §3.

- \*<sup>d</sup>rk "gouverner"

On a rencontré plus haut (§6) ce qui est peut-être un élatif: /a<sup>d</sup>ruk/; la racine \*<sup>d</sup>rk a été étudiée à cette occasion; *ia-ad-ru-ka<sub>4</sub>*, soit /ya<sup>d</sup>ruk/ (Catalogue), avec babylonisation secondaire, a le vocalisme de l'hébreu.

- \*<sup>g</sup>y "garder"

L'analyse de *ia-QA-am-mu* (\*8, 4, 35) est difficile; le recours à la racine, si fréquente pourtant, \*qwm ("se dresser") est impossible, à cause du vocalisme (qui devrait être /u/). Peut-être l'étymon est-il l'arabe \*<sup>g</sup>y ("garder [un troupeau]", "réparer [un vêtement]", "tenir"). Le redoublement du /m/, s'il n'est pas simple facilité graphique pour accadiser la forme verbale, enregistrerait peut-être un /ā/, c'est-à-dire l'aliph radical disparu; \*/yag'am/ serait devenu /yagām/. Une autre interprétation à deux termes est aussi possible:



/iag'a-<sup>c</sup>amm/, mais l'orthographe ne la favorise pas.

- \*kwn "être"

Même si la forme se confond avec le parfait accadien de la même racine, *i-ku-un-...* (/yakūn-.../ [\*6, 32]) est sans aucun doute une forme d'imperfectif ouest-sémitique, puisque son sujet (...-ba-li: /...-ba<sup>l</sup>ī/) appartient au même lexique.

- \*mḥr "accepter"

*ta-am-hu-ra-...* (\*97, 3, 7) est un nom féminin et l'on comprend que le sujet en est une déesse. La racine est certes très courante en accadien, mais la forme morphologique renvoie à l'ouest-sémitique où elle est aussi attestée (en ougaritique, en hébreu et en sabéen).

- \*mwt "mourir"

*ia-mu-ut-...* (Catalogue) est un élément de nom propre banal dans l'onomastique de Mari, sur le moyen-Euphrate et à Ougarit.

- \*nk' "payer son dû"

Si l'analyse de *bá-ah-li-IK-KU* (\*256, 16) comme: ba<sup>l</sup>(ī)-IKKU est acceptée, le second élément pourrait être l'imperfectif d'une racine \*nk' ("payer son dû" en arabe) soit quelque chose comme /yakki'/, accadisé. L'onomastique du moyen-Euphrate connaît la racine sous les formes *ia-ki-a* (au génitif), *ik-ki-...*, ...-*ik-ki*. Les graphies avec la consonne redoublée suggèrent d'écarter l'étymon \*wqh ("[être] obéissant" connu en hébreu, en arabe et en sabéen).

- \*nś' "élever"

La graphie "pleine" *ia-aš-ši* (308, 5, au nominatif, dans un bordereau) et la graphie défective *ia-ši-...* (147, 7) notent un imperfectif /yašši'/, sur \*nś' du sémitique commun; un nom au thème miqtal existe aussi, comme on l'a vu plus §6.

- \*nšb/p

Le rattachement de *ia-ši-ib-...* (\*258, 24; \*269, 5; \*278, 2') à la racine \*nšb/p ("insuffler") en hébreu donnerait un sens excellent: "(Le dieu) insuffle (la vie)". On pourrait invoquer \*śib ("vieillir"), du sémitique commun, si la graphie du /s/ n'était pas un signe en chuintante (alors qu'au niveau VII, ce devrait être une sifflante).

- \*ntn / \*ndn

Souvent la polyphonie du syllabaire cunéiforme ne permet pas de décider si l'on a affaire à la racine accadienne \*ndn ou à la racine ouest-sémitique \*ntn. La phrase (en 46, 11) concerne l'avenir; le verbe écrit ID-DIN ne peut être du babylonien; morphologiquement, c'est donc un imperfectif de la langue locale; on transcrita donc *it-tin*. On le retrouverait dans l'anthroponyme *it-ti-na-x* (x serait hypothétiquement le signe en?! "seigneur" [90, 3]). La forme "mixte" *ti-na-an-ti-in* (115, 13) suggère que la marque de la deuxième personne masculin singulier devait être \*ti- dans le dialecte.

*ta-di-na-nu* (c'est-à-dire /taddin-ān/ avec élargissement et babylonisation superficielle ([292, 28']; le nom est au nominatif) porte le préfixe féminin singulier de la troisième personne singulier du dialecte; quant à la forme elle-même, il n'est pas possible de démêler si le scribe y voit un prétérit babylonien ou un imperfectif de la langue locale.

- \*pṭḥ "ouvrir"

*ia-ap-ta-hu* (Catalogue) est abrégé d'un anthroponyme avec un nom divin masculin comme sujet: "(ND) ouvre", sur l'étymon \*pṭḥ du sémitique commun.

- \*pṭr "libérer"

La troisième personne masculin singulier *ip-tú-ru-ú-šu* (16, 16) est un prétérit babylonien pour la forme, mais (comme le contexte le montre) le scribe l'emploie pour un imperfectif dans la proposition principale, après une proposition conditionnelle au présent-futur ("Si ..., alors [ù] on le libèrera ..."), en strict parallèle avec *i-liq(e)-e-šu* ("Il prendra ..." [6, 20]). On y verra une trace de l'influence du dialecte sur

le babylonien et l'indice que la racine \*p<sub>tr</sub> était connue de celui-ci, comme de l'accadien, de l'hébreu etc.

- \*qr' "appeler"

*iq-ra* (/yaqra'/ [340, 1, au nominatif dans un bordereau]) est formé sur \*qr' "appeler", du sémitique commun, l'accadien excepté; la racine signifie, aussi, en arabe, "rassembler les parties éparses et disséminées", elle pourrait ainsi faire allusion à la formation du fœtus. Le vocalisme en /a/ (celui de l'émariote, de l'hébreu et de l'arabe) permet d'écarter une racine phonétiquement proche \*qry "inviter" (d'après l'accadien, l'émariote, l'hébreu et l'arabe): son vocalisme est en /i/.

- \*r'b "réparer"

*ir-ib-...* ([\*76, 8; \*77, 12, 16] a beau être attesté fréquemment dans l'onomastique ouest-sémitique, il n'est pas d'analyse simple (comme le remarque Huffman, *Personal Names*, p. 260). La graphie "rompue" montre que l'étymon ici a bien un deuxième aliph (ou ayin); /yar'ib/ pourrait s'expliquer par l'arabe \*r'b ("réparer"). Le recours à la racine arabe \*r'p "avoir pitié" est graphiquement possible, mais moins vraisemblable, car le vocalisme, tel que l'arabe le connaît, ne serait pas en /i/. L'accadien *riābu* ("remplacer"), si fréquent dans l'onomastique, est encore un candidat possible.

- \*rgm "dire"

*ia-ar-ga<sub>5</sub>-am-ma* (Catalogue) est une troisième personne féminin singulier; l'accadien *ragāmu* "revendiquer" est à écarter, d'abord parce que son vocalisme est /u/ et que sa signification convient mal; s'impose en revanche \*rgm de l'ougaritique: "dire", "parler" ("[la déesse] dit").

- \*rhm "aimer"

Toutes les formes de *ir-ha-mi-...* (/yarham/ [\*264, 36; \*274, 26; \*289b, v° 9']) sont écrites avec sandhi (de /ilā/). Le vocalisme est celui de l'hébreu et de l'arabe.

- \*rp' "guérir"

Des graphies parallèles du nom (très fréquent, voir le Catalogue) d'un même personnage: *ir-pa-<sup>4</sup>Iškur* et *ir-pa-da* (\*41, 2, 14) imposent l'analyse par verbe-sujet (/add/) et indiquent une forme /yarpa'-.../, sur \*rp' "guérir"; *ia-ar-BA-ū* (Catalogue) est peut-être cette même forme, substantivée (*ia-ar-pá-ū*), mais la graphie renvoie plutôt à une racine \*rb'. L'aliph du verbe est peut-être noté dans *ir-pa-a-bi* (\*347, 2; \*409, 16, au génitif): /yarpa'-ab/ (ou bien: /yarpa'-abī/, si l'on suppose que la voyelle finale du sujet est le pronom suffixe). Mais cet étymon ne s'impose peut-être pas partout, comme on l'a vu plus haut.

- \*rym "offrir"

La racine \*rym, très utilisée dans l'onomastique ouest-sémitique, sur laquelle est évidemment fait l'anthroponyme *ia-ri-im-...* (passim), *ia-ri-im-mu* (Catalogue, le double /m/ note peut-être l'allongement du /i/), *i-ri-im-...* (148, 24) et, avec sandhi, *i-ri-mil-la* (87, 31), soit /yarīm/, signifie sans doute "offrir" (W. von Soden, *UF* 2 [1970], pp. 270-271); *ri-ma-am-mu* (\*97, 4, au nominatif, c'est-à-dire: /rīm-<sup>5</sup>amm/) et, avec le suffixe -\*ia, *ri-mi-ia* (174, 18') pourraient être considérés comme des anthroponymes babyloniens, sur *rīmu* ("don").

- \*śm<sup>c</sup> "exaucer"

Le perfectif de cette racine est écrit avec la sifflante sourde /s/, comme on le verra plus bas; malgré le signe IŠ à l'initiale, on transcrita donc, par souci d'harmonisation, *śs-ma-...* (\*33, 8; \*238, 34) et *śs-mi-...* (\*383, 5) de /yaśma<sup>c</sup>-.../. Les imperfectifs à Mari (sauf un exemple, en /i/) et ceux du moyen-Euphrate se terminent en /a/, comme dans tout le sémitique. L'exemple en /i/ d'Alalah est soit un sandhi (avec /il/ qui suit) soit une forme influencée par le babylonien.

- \*ś'l "demander"

L'anthroponyme *ta-ša-al-qū-ni* (\*269, 21) est d'analyse difficile; comprendre: /taš'al-qūnī/ ("[La déesse] demande ma création") n'est pas impossible.

- \*ś'n<sup>c</sup> "[être] en paix"

*ia-śu-na* (\*80, 11, au nominatif) semble bien être, pour la forme, un imperfectif. L'étymon \*ś'n

("[être] en paix", d'après l'ougaritique, l'hébreu et le syriaque) serait excellent pour le sens, mais le vocalisme est insolite.

- \*šp<sup>c</sup> "être abondant"

L'analyse de *ta?-aš-pi-<sup>d</sup>Eš<sub>18</sub>.dár* (\*203, 15') comme une proposition, avec verbe et sujet (féminin), est vraisemblable; mais l'imperfectif s'explique mal, puisque l'étymon a un sens intransitif. Avons-nous affaire à un causatif? On verra la discussion plus bas. On pourrait aussi y voir une formation nominale avec préformante \*ta-.

- \*šmr "protéger"

*ta-aš-mu-ra* (Catalogue) est une troisième personne féminin singulier (avec nominalisation secondaire sans doute); son sujet implicite est une déesse: "elle protège", d'après l'hébreu; certes, \*šmr (connu de l'onomastique mariote, de l'ougaritique, de l'arabe, etc.) n'est pas exclu. Toutefois, son sens intransitif ("être fertile") se comprend mal à la forme imperfective; aussi bien cet étymon apparaît-il dans les autres sites conjugué régulièrement avec l'infixe \*-ta-.

- \*šwq

La forme *i-šu-ua-qa* (147, 32, en face d'*i-šu-qa* [147, 23]) note peut-être un /ū/, donc une racine "creuse". L'hébreu connaît plusieurs étymons \*šwq, mais le sens d'aucun d'entre eux ne paraît convenir à un anthroponyme. Si on ne tenait pas compte de la graphie, on pourrait chercher \*šq ("opprimer") de l'onomastique ougaritique et de l'hébreu; elle n'offre pas non plus un sens satisfaisant.

- \*šwb "revenir"

*ia-šu-ub-...* (\*95, 34'; \*455, 51) note /yašwb/.

- \*wšy "apparaître" (pour une divinité)

L'étymon originel du verbe *ia-šy* (Catalogue) pose problème; sa forme la plus répandue en sémitique commun est \*wšy; mais en éthiopien, il se présente comme \*wšy (on peut écarter l'arabe, car le sens y est différent). Le dialecte connaissait-il \*wšy? Dans ce cas, on aurait une graphie Z(I) / Š(Ī) pour le /d/.

- \*wp<sup>c</sup> "être brillant"

L'imperfectif de la racine \*wp<sup>c</sup>: /yapa<sup>c</sup>/ est écrit une fois *ia-pa-ah-...* (\*56, 47) et une fois défectivement *ia-pa!-...* (\*8, 13, 34); on trouve plutôt *...-e-pa* aux niveaux VII (\*78, 15'; \*80, 31; \*95, 33) et IV (330, 15) et même une fois *...-e-pá* (ATT/39/106 A, l. 11'). La graphie continue *níq/ni-iq-me-pa* (en face de *ni-iq-mi-e-pa* [\*7, 13, 17]) est très répandue. Ce qui est écrit *-e-pu-uh* est sans doute un autre mot dont l'analyse est obscure.

- \*wqr "être précieux"

*ia-qa-ru* (/yaqar/ [147, 9]) est babylonisé au nominatif (dans un bordereau).

- \*wrq "décréter?"

L'anthroponyme mariote *ia-ar-qa-AN* suggère de transcrire: *ia-ri-quí* (c'est-à-dire /yariq/ babylonisé au nominatif [292, 11]). Le seul étymon à peu près satisfaisant serait le sabéen \*wrq ("inscrire une loi") (J. C. Biella, *Dictionary of Old South Arabian*, Chicago, 1982, s.v.).

- \*wšr "envoyer"

*ia-aš-re-e-da* (\*253, 26; \*256, 22; \*267, 7), face à *ia-še-re-da* (\*367, 5), montre l'affaiblissement du /a/ originel en /e/ et, même, sans doute, sous l'effet de l'accent, sa disparition pure et simple. On lira donc: /yaš(e)r/. La racine a un sens actif à Alalah, comme le montrent les formes perfectives (voir plus bas §12), même à la forme simple.

- \*wtr "rendre supérieur"

Dans les noms propres, ce verbe est écrit tantôt: *ia-tar-...* (\*7, 44 et sceau et passim), *ia-te-ra* (\*40, 9', au nominatif), *ia-ti-<sup>r</sup>ra<sup>r</sup>* (115, 17, au génitif), *ia-ti-ra-mu* ([235, 4], d'Asu; le second élément est-il *amm(u)* ou *rām(u)?*), *ia-te-r(e)-...* (\*260, 5), *ia-te-er-...* (\*264, 25), tantôt: *e-tar-...* (\*238, 39; \*269, 55; \*278, 7), *e-tar(a)-...* (165, 3). Les graphies "claires" suggèrent que le signe TAR avait peut-être une lecture

/ter/ (qu'on trouve, apparemment, à Ougarit). On peut faire, sans doute, l'économie d'une explication grammaticale, en voyant là une évolution phonétique: dans le même environnement, le passage de /a/ à /e/ (et même sa disparition) est aussi attesté dans la racine \*wšr (comme on vient de le voir). Ainsi, on ne peut distinguer les formes de \*wtr de celle du babylonien *eṭēru* (au vocalisme en /e/); des formes comme E-DI-ir-... (\*280, 10), E-TE-er-... (\*264, 35) (/ēter/ ou /yater/?) sont ambiguës.

- [\*yd<sup>c</sup>]

Cette racine n'existe pas. Dans les anthroponymes, ...-e-da est sans aucun doute le dieu /'add/ et non une forme verbale. Il suffit, pour s'en convaincre de rapprocher les graphies concurrentes *sa-am-si-a-du* (\*64, 15), *sa-am-si-e-da* (\*455, 36) et *sa-am-si-<sup>d</sup>iškur* (\*63, 5; \*258, 32; \*378, 3, 15) et encore: *sa-ap-si-a-du* (\*53, 17') et *sa-ap-si-e-da* (\*57, 1, 9, 25). Comment expliquer le passage du /a/ initial à /e/? A dire vrai, on a plutôt l'embarras du choix; plusieurs faits peuvent avoir d'ailleurs joué simultanément: l'harmonie vocalique, avec l'influence du /i/ précédent; une crase, avec prononciation réelle /šamsēda/. Mais le signe E pourrait être aussi, comme à l'initiale des verbes, une simple graphie pour /ia/ et *sa-am-si-e-da* etc. serait en fait une graphie "enchaînée", en sandhi.

- \*yš<sup>c</sup> "aider"

*iš-ša* (190, 49) pourrait être lu /yaša<sup>c</sup>/, sur une racine \*yš<sup>c</sup> ("aider"), connue de l'amorite, de l'émarite, de l'ougaritique et de l'hébreu et, ici même, au thème tiqtūl (voir plus haut au §6). Toutefois, la graphie avec un double /š/ est embarrassante; aussi, une analyse par un thème nominal qittal n'est-elle pas totalement exclue.

Enfin, on prendra garde que \*nhw ne saurait être à la base de *ia-an-ha* (152, 5', au nominatif), même si cette racine est commune à l'ougaritique, à l'hébreu et à l'arabe; le /n/ devrait s'assimiler à la consonne appuyée. Il s'agit sans doute d'un mot dont il faudrait peut-être aller chercher l'étymologie hors du sémitique.

Les formes ci-dessus sont-elles toutes des formes "simples"? L'existence d'un causatif (/h)aqtal (avec préformante // ou /h/) en ouest-sémitique a été souvent évoquée, ainsi par H. B. Huffmon, *Personal Names* (pp. 69-70) ou F. Gröndahl, *Personennamen* (pp. 58-59). Or cette thèse est tout à fait soutenable; elle expliquerait certaines variations vocaliques: par exemple *ia-ši-ib*, en face de *ia-šu-ub*, tous deux sur \*ṭwb, aurait le sens d'"installer" (et *ia-šu-ub* d'"être installé" [Huffmon, *Personal Names*, pp. 69-70]). Indiscutablement, la traduction en deviendrait plus naturelle pour les verbes à sens statif comme \*rym (si le sens était "être grand" et non "aimer"), \*š'n, \*šp<sup>c</sup>, etc.; *ia-ar-ba-ú*, sur \*rb', se traduirait par: "Il fera grandir", d'une manière aussi satisfaisante que si on lit (comme je l'ai fait plus haut): *ia-ar-pá-ú* (sur \*rp' "guérir").

Des objections ne manquent cependant pas. En premier lieu, le /h/ de ce préverbe supposé aurait dû être noté dans l'écriture; en conséquence, on ne saurait avoir, de toute façon, qu'un causatif en aliph. Certes, ce son était rarement écrit, mais aurait-il pu ne pas l'être quand il était indispensable pour le sens, surtout lorsque actif et factitif ne différaient pas par le vocalisme? En deuxième lieu: à cause des ambiguïtés engendrées par le système cunéiforme, comment être assuré que l'on a chaque fois affaire au même étymon? Enfin, même si la racine a été bien repérée, n'a-t-elle pas reçu à Alalah (et ailleurs) un sens actif? Cette évolution lexicologique paraît s'être produite pour \*wšr et \*wtr, c'est ce que des contextes imposent, comme on a pu le constater dans ce paragraphe et comme on le constatera dans le paragraphe suivant; elle a pu être plus vaste encore.

La situation est donc confuse (comme à El-Amarna aussi, cf. Rainey, *Canaanite*, pp. 192-193) et le débat doit rester ouvert; on voit mal, de toute façon, comment le clore: nos données sont surtout onomastiques et, pour un nom propre, rien n'impose telle ou telle interprétation; il faut un contexte pour la révéler.

§12: le perfectif de la forme simple

A la différence de l'imperfectif, le perfectif est non seulement attesté dans l'anthroponymie, mais encore dans des textes continus.

- \*hbš "retenir", "lier"

*ha-ba-su?* serait le perfectif ("[la divinité] a retenu" [209, 2: le SU n'est pas sûr]) d'une racine connue en hébreu (\*hbš "lier"), en arabe (\*hbš "retenir") en araméen et en syriaque (Holma, *Quttulu*, pp. 51-52).

- \*ksr "composer"

Le nom *ka-ší-ra-nu-up-ši* (\*258, 30; au nominatif, semble-t-il), s'expliquerait par la racine \*ksr, si celle-ci n'était pas connue que de l'accadien. Faut-il y voir une variante (phonologique ou graphique) de \*gzs ou de \*qsr, deux étymons attestés dans l'onomastique locale?

- \*nyš

Le nom propre *na-i-ia-aš* (88, 2) est féminin; il ne saurait donc être un adjectif, puisqu'il ne porte pas la marque du genre. Il se retrouverait à Mari: *na-a-šum* (féminin aussi). Une racine \*nyš ne semble pas exister en ouest-sémitique; faut-il renvoyer à l'accadien *nēšu* ("vivre")? Comment, d'autre part, /aya/ n'a-t-il pas évolué en /ā/? Serait-ce donc un thème nominal qattāl?

- \*pll / palālu "participer à"

Le verbe *palālu* a trois caractéristiques: il est le seul à être attesté aux deux niveaux: VII et IV; il est pris dans des textes continus; il est conjugué à la forme simple et à la forme intensive et (dans le premier cas) à deux personnes au singulier qu'on ne trouve pas ailleurs. Le contexte suggère: "participer à", sens que M. Tsevat avait déjà proposé (*HUCA XXIX* [1958], p. 112); si l'on ne peut rien conclure de l'onomastique ougaritique où cet étymon (ou un étymon homophone?) est attesté, l'hébreu \*pll a, en revanche, un sens analogue. On a deux exemples pour la forme simple (Pour la forme intensive, voir plus bas §14).

*pá-al-la-ti* (\*7, 5) est une deuxième personne féminin singulier; du moins si l'on accepte d'interpréter ainsi les lignes 4-5: *um-ma šu-ú-[ma] / bi-it-ta-ad-di i-na é ú-ul pá-al-la-ti* ("Ainsi déclara-t-il: "Bitta-Addi, tu n'as pas de part sur la maison"). Le second *pá-al-la-t[i]* (\*7, 8) est indiscutablement une première personne singulier. Les lignes 7-10 peuvent se lire avec des restaurations presque sûres: *[i-na é ša] uru su-ha-ru-wa ki / [ib-ba-]šu [it-ti] um?!-mi-ia pá-al-la-t[i] / zi-it-tam wa-at-ra-am / [š]a el?-qú-ú* ("[Bitta-Addi répondit: ] "J'ai une part [avec] ma mère [sur la maison sise] à Suharuwa, (c'est) une part supplémentaire [que j'ai reçue]").

- \*pwq "surpasser"

La racine \*pwq, connue de l'ougaritique et de l'arabe (voir encore l'anthroponyme mariote: *pa-qí-dingir*) se retrouve sans doute dans *pa-aq-qí* (\*412, 4 [au génitif]; 295, 8) et *pa-aq-qí-ia* (121, 9; avec le diminutif; à la ligne 3, AŠ est sans doute un lapsus à corriger en -ia!). Le classement ici est hypothétique: on aurait une évolution de \*pawaq à *pāq*, que le /q/ redoublé noterait peut-être: l'amuissement du /w/ entre deux voyelles semblables indiquerait que la forme est verbale. Le /i/ final est embarrassant: le texte 295 est un bordereau, on attendrait donc un /u/ ou, à la rigueur, un /a/ final comme accadisation secondaire; /ya'mad/ (voir plus haut §11) soulève la même difficulté.

- \*qny "créer"

Le premier élément dans *qa-an-a-du* (\*269, 4) et le second dans *i-li-qa-an* (Catalogue; voir encore *qa-ni* et, avec le suffixe -ia: *qa-ni-ia* [Catalogue]) ne peuvent guère s'analyser autrement que comme le perfectif de \*qny ("créer"), à moins de prendre en compte la racine "creuse" (d'ailleurs de même sens) \*qyn de l'arabe.

- \*qsr "modeler"

La racine \*qsr a sans doute le sens de "modeler"; l'accadien la connaît (*kašāru*) avec dissimilation. Elle est attestée dans l'onomastique de Mari (*qa-ší-rum*), en ougaritique (II K V 30) et en hébreu (Job 336):

*qa-ši-ra-ma* (202, 20) serait à analyser /qašira-ma(lik)/ (“Le Roi a modelé”).

- \*qwm “se dresser”

/qāma/ (...-*qa-ma* [67, 11]; voir encore, avec le suffixe -\*ia: *qa-mi-ia* [Catalogue]) pourrait se retrouver encore dans l'anthroponyme *qa-ma-DU-la* (317, 4); le sujet en paraît pourtant hourrite, comme on l'a vu au §4. Il apparaîtrait aussi dans *qa-ma-an-na-an* (Catalogue), si on analyse l'anthroponyme comme /qāma-'an(n)an/ (“an(n)an s'est dressé”).

- \*rp' “guérir”

Dans /...-*rapa*/ (...-*ra-pa* [\*8, 38; \*63, 13]), l'aliph final n'est pas noté.

- \*šm<sup>c</sup> “exaucer”

La même remarque peut se faire à propos de l'ayin de /...-*sama*<sup>c</sup>/ (...-*sa-ma* [\*11, 31 [anthroponyme étranger]; \*25, 11]). Graphiquement, SA-MA se distingue mal de IR-BA (lecture préférable en \*56, 48). Au niveau IV, *ša-ma-AN* (184, 1) s'interprète naturellement: /šama<sup>c</sup>-il/; il n'est cependant pas impossible d'y voir une formation nominale avec élargissement en -\*ān (/šama<sup>c</sup>ān/ ou /šamān/?).

- \*spr “écrire”

L'incertitude sur la transcription du premier signe cunéiforme pour *ZA-pa-ar-ma* (Catalogue) rend toute proposition hypothétique. L'élément *sapar* est bien attesté à Mari (Huffman, *Personal Names*, p. 252). Si les conclusions à propos de /s/ à Alalah sont acceptables, \*špr de l'hébreu, \*spr de l'arabe (“être beau”) ne sauraient en être l'étymon: on attendrait une chuintante au niveau IV. Mieux donc recourir à \*spr (“écrire”), bien connu de l'hébreu et déjà attesté à Ougarit. L'anthroponyme se lirait donc: /sapar-ma(lik)/ (“le Roi a décrété [l'existence de l'enfant]”).

- \*tḥm “commander”, “délimiter”

*ta-ha-am-i-la* (Catalogue) est la forme complète d'un nom dont *ta-ha-mu* (Catalogue) est l'abrégié. Le sens de “commander”, de l'ougaritique \*tḥm, paraît plus adapté à un anthroponyme que celui de “délimiter” (de l'arabe \*tḥm, etc.); cette dernière signification est d'ailleurs plus récente, semble-t-il. Le /h/ a été cependant considéré comme originel.

- \*tḥb “être bon”

L'élément ...-*tā-ba* (\*7, 44; \*95, 37) paraît bien être une forme verbale, dont le sens est sûr. Elle n'est pas babylonienne (ce serait \*tāb); elle appartient donc à la langue locale. Elle suit le patron des perfectifs du dialecte.

- \*wšr “envoyer”

A la troisième personne masculin singulier, *wa-aš-ir-ru* (\*368, 9, au subjonctif) et *wa-šar-(šū)* (15, 4: une transcription *wa-šir*, n'est toutefois pas exclue) gouvernent des compléments d'objet. Les lignes 5-9 de \*368, 9 se lisent et se comprennent: *ki-ma kù.babbar / ša lú.meš šar-ra-ke / ša am-ma-ra-a-du / wa-aš-ir-ru* (“Comme l'argent des colporteurs que NP avait dépêchés.”). Le passage de 15, 3-4 se transcrit et se traduit: <sup>m</sup>*nīq-me-pa lugal dumu id-ri-mi* <sup>m</sup>*kā-pī-ia / a-na ma-ri-ia-an-na wa-šar-šū* (“Le roi NP<sub>1</sub>, fils de NP<sub>2</sub>, fit de NP<sub>3</sub> un *mariannu*.”). Ailleurs, en sémitique, \*w/yšr est un verbe d'état; les deux citations montrent que le dialecte d'Alalah lui a toutefois attribué une valeur active; l'imperfectif le montrait déjà.

- \*wtb “habiter”

*wa-ši-ib* (119, 4) est formellement un permansif babylonien, mais la forme avec /w/ initial, maintenu même au niveau IV, suggère que le scribe le prend pour un perfectif du dialecte.

- \*wt' / *watū* “rechercher”

*watūm* semble être un verbe seulement employé par l'accadien. Le maintien au niveau IV du /w/ suggère que le dialecte l'a adopté du paléo-babylonien comme une racine \*wt', et l'a gardé. Les deux passages où il est attesté (2, 34, 36) s'interprètent naturellement comme des “passés”: *šum-ma lú lu lú.mí-tu<sub>4</sub> gu<sub>4</sub> anše ù šum-ma anše.kur.ra iš-tu é ma-an-ni<sub>7</sub> / wa-ta-šū ù i-qab-bi a-na ši-im-mi el-qé-šū-mi [...] / šum-ma lú dam.gàr-ma ú-še-el-la-šū ù za-ku ù šum-ma lú [dam.gàr-ma] / la ú-šel-el-la ša wa-ta-šū*

*i-[i-q]i-ma* ... ("Si on a découvert homme, servante, bœuf, âne ou cheval dans la maison de quelqu'un, mais que celui-ci déclare: "je l'ai bel et bien acheté [...]", s'il peut produire le [marchand lui-même], il est libre, mais s'il ne peut pas produire le marchand, celui qui l'a trouvé le prendra etc.).

Enfin, le passage *i-nu-ma a-la-ak* *lugal uru Eb-la* (\*269, 3), qu'on ne peut guère traduire autrement que: "lorsque vint le roi d'Ebla", suggère fortement que le verbe accadien *alāku* est conjugué selon la morphologie du dialecte.

Ainsi se reconstitue partiellement le paradigme du perfectif, les quantités des voyelles restant non précisables: la première personne singulier aurait été *-\*ati* (\*qatlati); la deuxième personne féminin singulier *-\*ati* (\*qatlati); le masculin, non attesté, devait être, on peut le supposer par analogie, *-\*ata* (\*qatlata).

La troisième personne masculin singulier fait davantage difficulté. Il faut d'abord s'en tenir aux formes "pures", non babylonisées. Les schémas de "base" sont *qatala* et *qatila*, *qatula* n'est pas attesté; le premier est représenté par *\*qāma* (de *\*qawama*) et *tāba* (de *\*tayaba*) et le second par *kašira* et *qašira*. La distribution de ce vocalisme entre respectivement verbes d'action et verbes statifs ne convient guère ici, mais le *corpus* est on ne peut plus limité et il est vain de chercher une explication même hypothétique.

Pourtant, plusieurs perfectifs (sur *\*'lk*, *\*nyš*, *\*rp'*, *\*qny*, *\*šm<sup>c</sup>*, *\*tḥm*) se présentent, semble-t-il, sous la forme *qatal*, autrement dit sans voyelle finale. On pourrait assurément les aligner sur les formes précédentes en recourant à une lecture "longue" de leur dernière syllabe: on lirait *a-la-aka<sub>x</sub>* (et non *a-la-ak*) ou *qa-ana<sub>x</sub>* (et non *qa-an*) etc. Ce procédé, qui n'est pas illégitime, ne saurait être mis, toutefois, en œuvre pour les finales vocaliques de *\*rp'* et de *\*šm<sup>c</sup>*. Une hypothèse morphologique serait plus acceptable: les formes "courtes" auraient été en concurrence avec les formes originelles avec /a/ final. Le phénomène serait antérieur au niveau VII (l'existence de *šama<sup>c</sup>* [et non de *\*šama<sup>c</sup>a*], attesté à ce niveau, le montre); il n'aurait pas trouvé son terme au niveau IV (au témoignage de *qāma* et de *qašira*). La part une fois faite au caractère "conservateur" à la fois de l'écriture et de l'onomastique, l'amuissement du /a/ final au perfectif serait une tendance séculaire du dialecte parlé à Alalah; on peut s'en tenir à cette conclusion prudente et raisonnable.

### §13: l'impératif de la forme simple

Une seule forme impérative est connue: /tūb/ (sur *\*tūwb* "revenir"), attesté deux fois dans /tūb-'il-<sup>c</sup>amm/ (*šub-il-am-mu* [\*383, 4]) et dans /tūb-'add/ (*šū-ba-a-du* [\*203, 17]).

Le second élément de l'anthroponyme *am-mu-uq-ra* (Catalogue) est-il un impératif? Ce pourrait être aussi, en effet, un perfectif *\*/qara'/*, (sur *\*qr'* ["appeler"]) apocopé sous l'effet de l'accent de mot. Si on accepte la première hypothèse, la forme de base pourrait être *\*/q(ə)ra'/* avec première voyelle très brève, amenée même à disparaître complètement, ou bien *\*/əqra'/* avec voyelle prosthétique, comme en arabe; dans ce cas, un sandhi, graphique ou phonétique, la dissimulerait.

### §14: la forme intensive

Les formes intensives sont peu nombreuses et de formations diverses. Elles sont employées dans le texte, et non dans l'onomastique; elles ont aussi en commun deux autres traits: les contextes montrent qu'elles sont assurément des factitifs pour le sens et, en second lieu, leurs étymons sont ouest-sémitiques, d'origine ou par emprunt.

- *\*<sup>c</sup>bd* / *\*abādu* "servir"

La troisième personne perfective masculin pluriel *i-ba-du* (\*12, 8) est décisive pour le classement du dialecte parlé à Alalah. La racine en est évidemment *\*<sup>c</sup>bd* et ce verbe est donc un dénominateur du substantif *<sup>c</sup>abd*. L'infinitif II apparaît accadisé dans le corpus d'El-Amarna (EA 151, 20): *ú-bu-dì*, c'est-à-dire *\*/ubbudì/*. Il permet de supposer donc une forme simple *\*abādu*.

*i-ba-du* gouverne un accusatif; il a donc un sens transitif, c'est celui que l'on attend de la forme



intensive d'un verbe "statif". Il correspond pour la morphologie comme pour l'emploi au piel hébraïque: on transcrit donc /'ibbadū/, sans se prononcer sur le timbre exact de ce que le cunéiforme note /a/. Les lignes 4'-9' se liraient et se comprendraient: *šu-me-a-bu-um / ù ni-iq-ma-du / ʾr uš-ni-pa-du / i-na uru ki-i-ri-im / i-ba-du-šu-nu-ti-ma*: "Quant à NP<sub>1</sub> et NP<sub>2</sub>, serviteur(s) de NP<sub>3</sub>, on les faisait servir dans le village de Kirim."

- \*<sup>c</sup>md / \*amādu "servir"

*um-ma-ad(-šu-nu-ti)* (\*28, 8) serait bâti sur la racine \*<sup>c</sup>md, connue au thème nominal *qitūl*, comme nous l'avons vu plus haut §5. Le sens de "faire servir" convient aux lignes 6-8: *aš-šum 30 kù.babbar sag.du / <sup>m</sup>kur-bi-ta-an dumu ni-mi-na-šu / um-ma-ad-šu-nu-ti-ma* ("NP<sub>1</sub>, fils de NP<sub>2</sub>, les a pris pour serviteurs, pour un capital de 30 [sicles d']argent.").

- \*pll / *palālu* "participer à"

Comme la forme simple (§12) signifie "participer à", la forme intensive s'interprétera comme: "attribuer (légalement)". Les lignes 4-7 ne peuvent se transcrire et se traduire autrement que: *<sup>m</sup>kà-pi-ia <sup>m</sup>tup-pè-dingir.meš / dumu-šu a-na é-šu a.šà.meš-šu giš.geštin.hi.a / giš sí-ir-de<sub>4</sub>-šu!-meš a-na mi-im-me-šu-ma pu-li-il-šu* ("NP<sub>1</sub> a attribué une part à son fils NP<sub>2</sub> sur sa maison, ses champs, ses vignes, ses oliveraies, sur tous ses biens.").

- \*wtr "être en plus"

Le contexte où apparaît l'étrange forme *wu-tu-ra-an-ni-šu* (94, 20) doit être cité un peu longuement. On lit aux lignes 20-24: *[ša <sup>m</sup>tup-p]u wu-tu-ra-an-ni-šu / ù mi-nu-um-me-e ú-nu-te.meš-šu / [ša ši?-it?]-ma a-na é mu-ti-ša / [ú-še-ri-i]b-bu-šu a-na-mu-ú / [<sup>m</sup>bi-it-ta-ma-al-ki i-]i-iq-qì-šu*. ("[Ce que la table]tte a ajouté pour elle et tous les ustensiles [qu'elle-même avait appo]rtés dans la maison de son époux, cela, [NP aura le] droit de le reprendre."; \*wtr est déjà attesté à l'imperfectif de la forme simple (§11). Mais cette interprétation suppose que le ventif *-an-ni-* soit une erreur, à moins que [*tup-p*]u n'ait été pris pour un pluriel féminin.

La variété de ces données ne rend pas l'analyse facile. Ainsi, \*wuttur est un permansif, mais de date paléo-babylonienne; au niveau IV, on attendrait \*uttur; le maintien du /w/ initial avertit que le scribe utilise l'étymon de la langue locale, sur une conjugaison du babylonien. Une telle forme pourrait être qualifiée de "mixte". Assurément, *um-ma-ad* pourrait être pris comme un présent-futur "indicatif" babylonien intensif (toutefois, à l'inverse du cas précédent, sur une racine ouest-sémitique). Mais le contexte exige un prétérit. Quant à *pu-li-il*, il est inexplicable comme permansif accadien: on attendrait \*pullul ou \*pallul. Cependant de telles formations ne sont pas inédites; elles existent aussi à El-Amama. Il est tentant de rapprocher *ur-ra-ad-ti* (EA 296, 27; "j'ai servi"; Rainey, *Canaanite*, p. 312) de *um-ma-ad*, les formes *quttul* (ibid., pp. 310-311) de *pu-li-il* et *quttul* (ibid., pp. 309-310) de *wu-tu-r(a-...)*.

Il est fort embarrassant de rendre compte de ce paradigme disparate. On pourrait l'unifier d'une manière hypothétique: il faudrait admettre que la seconde voyelle du thème, sous l'effet de l'accent, ait été prononcée comme un /ə/. Le scribe pouvait donc la noter à son gré, puisqu'il n'avait pas à sa disposition de signe cunéiforme spécialisé.

### §15: la syntaxe

Retrouver la syntaxe du dialecte est une tâche difficile. Même lorsque les noms propres sont de courtes phrases (et non un seul élément ou deux noms en état d'annexion), celles-ci sont de structure très simple. L'attribut précède le sujet environ deux fois sur trois dans les phrases nominales; les rares phrases verbales placent, en proportions égales, le verbe au début ou à la fin, mais, avec moins de dix exemples, ce décompte n'a guère de sens.

En accadien (au moins en accadien courant) le verbe est en fin de proposition; si cet usage l'emporte à peu près partout dans le *corpus* d'Alalah, il ne l'emporte pas totalement cependant; l'ordre des mots garde quelquefois la liberté qu'il a dans l'ouest-sémitique. Au niveau VII, on lit, semble-t-il, [*tu/ú*]-li-<sup>r</sup>da<sup>r</sup> NP ki-ia



[dum]u.mí lú a.de<sub>5</sub> “[La fi]lle du libateur a enfanté de moi NP” (\*6, 15): l'ordre est ainsi verbe-complément d'objet direct-complément d'objet indirect-sujet.

Le verbe est aussi en tête de phrase au niveau IV; ainsi précède-t-il son sujet: (*ù ú-ša-ab urudu.meš*: “alors, le cuivre portera intérêt” [46, 14]), son complément d'objet direct (*ù uš-te-eš-ši ú-nu-te.meš*: “et j'ai fait sortir le matériel” [113, 10-11, mais ce document n'est peut-être pas d'Alalah]; *e-te-pu-uš giš.má.hi.a*: “je fabriquai des navires” [Idrimi, 30]) ou son complément d'objet indirect (*ta-na-din a-na šu-a-ti*: “Tu lui livreras” [2, 25]; *ta-na-din i-na a-i-im-me uru.ki aš-bu*: “Tu livreras dans n'importe quel village où il habite” [2, 26]; voir encore Idrimi, 4-5, 58). Il précède encore ses compléments d'objet et direct et indirect [*ú-ki-in-nu / ù ú-ma-ši-il uru.ha.hi.a-ia ki-me-e pa-nu-ti-ia-ma*: “je refondai semblablement mes villages comme ils étaient avant moi” [Idrimi, 86-87]). Le verbe se trouve aussi placé au milieu, entre sujet (qui commence la proposition) et complément d'objet indirect (*mu-un-na-ab-tu, qa-bi a-na tu-ur-ri*: “Le fuyard est dit devoir être rendu” [3, 43]; *a-na-ku ú-še-ši-bu-šu-nu ki ma-ti ki-ia*: “Moi, je les sédentarisai dans mon pays” [Idrimi, 86]). Mais il existe des combinaisons plus complexes: sujet-complément d'objet direct-verbe-complément d'objet indirect (ou adverbe): *a-na-ku-mi a-wa-ta<sub>5</sub> / a-na<sup>1</sup> za-ze-e ú-ta-ar-ra-am-mi / aš-šum an-ri-hé-na u giš šu-na-an-na* (“Quant à moi, je ferai sûrement réponse à NP, à propos des *anrihenu* et du *šunannu*” [114, 18-22]). Il est inutile de relever tous les exemples: même s'ils ne sont pas très nombreux, je tiens le pari qu'ils reflètent la liberté de la syntaxe du dialecte.

Cependant, l'influence que celui-ci aurait exercée sur le babylonien d'Alalah est peu sensible. On s'attendrait, par exemple, à trouver plus fréquemment qu'on ne le fait (2, 74; 17, 3; Idrimi, 60-61) le pronom anaphorique prosthétique, sur le schéma *-šu / -ši ša* + nom. Tout au plus, l'emploi, çà et là, de *ša* entre deux substantifs, substitué au syntagme synthétique *nomen regens-nomen rectum*, témoigne-t-il de l'environnement linguistique.

La confusion formelle entre les permansifs et les perfectifs ouest-sémitiques aurait dû favoriser l'extension des premiers. Au niveau VII, leur emploi pourtant reste très discret, et conforme à la grammaire classique, sauf pour *a-píl* (“Celui-ci [*šú-ú*] a payé” [\*98a], avec sens actif, mais le fragment appartient-il à ce niveau?): on trouve *ta-bi-ih* (“[Le cou ...] a été tranché [\*54, 18]) et *ú-ul tu-uh-hu* (“[Ces territoires] ne sont pas rattachés” [\*58, 18]). Au niveau IV, les exemples se multiplient du moins dans la statue d'Idrimi (4 [*hal-qa-nu*], 6 [*aš-ba-nu*], 17 [*bi-da-ku*], 26 [*tab-bi-a-ku*], 28 [*aš-ba-ku*], 34 [*e-li-a-ku*], 58 [*lugal-ku*]); le reste du corpus, en revanche, reste très pauvre, car les formes simples de \*pII, \*wšr, \*wtb, \*wt' s'analysent comme d'authentiques parfaits du dialecte, comme on l'a vu plus haut §12 (On réservera le cas des trois formes intensives vues plus haut §14). La référence unique *qa-bi* [3, 43] a le sens passif classique: “(Le fuyard) est dit ...”; *sa-hi-iš* (16, 18, au sens d'un imperfectif) est sans doute un lapsus pour <i(s)>-*sa-hi-iš* ([š]a-ki-in [4, 16'] est d'une lettre d'Alep).

### §15: remarques finales

Les maigres données que rassemblent dans les pages précédentes permettent au moins de définir la langue parlée à Alalah comme sémitique. Assurément, le hurrite est massivement représenté dans l'anthroponymie, dès le niveau VII et plus encore au niveau IV; qu'il ait été dans les échanges quotidiens en concurrence avec le dialecte local est une hypothèse raisonnable. Des gloses le montrent (M. Dietrich-W. Mayer, “Hurritica Alalahiana I”, *UF* 28 [1996], p. 176-184; I. Márquez Rowe, “A number or a measure? The Hurrian gloss in ALT 46”, *ZA* 87 [1997], pp. 247-257); au moins, n'a-t-il pas recouvert celui-ci, qui reste familier à ceux qui écrivent (pour les autres, on ne sait); les scribes le pratiquent assez pour le laisser s'infiltrer dans le babylonien. Fait cependant significatif: aucun texte en hurrite n'a été retrouvé; en revanche, à partir du niveau III, les Hittites présents sur le site écrivent ou font écrire leur langue.

De l'histoire de ce dialecte, on sait seulement qu'il a été pratiqué pendant le II<sup>e</sup> millénaire sans doute dans l'Amq. Quelques indices, en revanche, sont disponibles quant à son extension géographique. Certes,

nous sommes à peu près complètement incapables de dresser l'atlas des langues d'usage au Levant pendant ce millénaire, même si l'on extrapole à partir des maigres connaissances acquises pour ses derniers siècles: qu'en était-il d'Alep et de sa région, de la basse et moyenne vallée de l'Oronte, etc.?

Un trait phonétique dirimant le distingue des autres dialectes "occidentaux" que nous connaissons (c'est-à-dire en fait: de l'ougaritique et du canaanéen, lui-même sans doute à émettre en sous-dialectes): le /w/ initial étymologique s'est maintenu et ne s'est ni amui (comme en médio-babylonien) ni transformé en /y/. Or, à ce que nous savons aujourd'hui, ce phonème existe seulement en émariote. Quelques autres données, disparates et d'importance très diverse, suggèrent un tel rapprochement avec le moyen-Euphrate. On relève comme caractères communs la chute du /w/ dans *lad* ("enfant"), la racine \*/'rd ("hériter"), le pronom *dū*, le suffixe de la première personne pluriel *-na*; en morphologie, l'un et l'autre semblent ignorer les déclinaisons.

Certes, toute comparaison systématique est boiteuse, car nos connaissances sur l'émariote sont assez fournies, celles sur le dialecte d'Alalah maigres. Par exemple, les thèmes à voyelle unique sont plus rares sur l'Euphrate, tandis que les structures à préformante y sont variées; ce n'est pas le cas à Alalah: constater cela n'a guère d'intérêt, car les deux lexiques sont de volume inégal et, plus important encore, leur origine n'est pas homogène; celui d'Alalah provient pour la plus grande part de l'onomastique, pour une part modeste de textes continus, mais aucunement de listes lexicographiques. En revanche, les "élatifs" si familiers à Emar et dans sa région, et dont la présence dans l'anthroponymie apparaît d'ailleurs si naturelle, y sont très rares, si même ils existent. Les perfectifs à Alalah sont encore de schéma *qatala* ou *qatila*. En émariote, en revanche, la dernière voyelle est absente, mais peut-être cette disparition n'est-elle que l'aboutissement d'une tendance que l'on constate déjà à Alalah.

L'état actuel des connaissances autorise seulement à classer dans le même groupe que celui de la vallée du moyen-Euphrate le dialecte usité à Alalah. Mais celui-ci connaissait-il les caractères les plus originaux de l'émariote: les pluriels internes, les *mašdars*, le suffixe possessif de la troisième personne en *-šu / -ša* (et non en *-\*hu / -\*ha*)? Les données disponibles interdisent de répondre.

Emariote et dialecte d'Alalah sont apparentés dans la mesure où ils se distinguent des autres langues locales connues au Levant au II<sup>e</sup> millénaire, même si l'on ne saurait préciser à quel degré. Cette conclusion n'est-elle que négative? A dire vrai, non. On voit en effet s'esquisser une carte linguistique pour la Syrie: un vaste arc de cercle allait de la Méditerranée au moyen-Euphrate, la vraisemblance suggère qu'il englobait le plateau aleppin; à chaque extrémité, deux langues d'usage sémitiques avec comme caractère le plus net le maintien du /w/ initial. Au sud-ouest, c'était l'ougaritique, au-delà vers le sud: le canaanéen; pour le reste, une *terra incognita*.

## Annexes

### 1. *šarrāku(m)*: "colporteur"

La racine \*šrq au sens de "voler" existe indiscutablement dans le corpus d'Alalah (2, 48; 4, 3', 11'; 119, 14' pour le verbe; 2 *passim* pour le substantif), mais cette traduction donne un sens bizarre et forcé aux autres passages où se trouve l'étymon \*šrk/q. Cette gêne a d'ailleurs été ressentie par les lexicographes et les commentateurs contemporains (Qu'on se réfère aux dictionnaires, à Giakummakis, s. v. ou à Eichler, *Indenture*, p. 66). Zeeb ("Studien zu den altbabylonischen Texten aus Alalah II", *UF* 24 [1992], p. 465-466) propose "réfugié", à partir de l'araméen *šr'* et de l'hébreu mischnique et talmudique *šrq*. Ni la racine ni surtout le sens ne paraissent bien acceptables. Le recours à l'étymon arabe \*šrk: "être associé en affaires" serait, à mes yeux du moins, plus satisfaisant et cette hypothèse de recherche convient aux divers contextes où \*šrk apparaît. Sur le thème *qattāl* des noms de métiers et de fonctions, on lira donc quand nécessaire *šarrāku(m)* et on lui donnera d'entrée le sens, à préciser, de "marchand". Les textes \*25, \*26, \*27 et \*28

et \*38 sont des contrats d'entrée en *mazzazzānum*. L'on trouve en \*25 et \*38 "l'argent des *šar[rākum]*" (kù.babbar *ša šar-[ra-ke]* [\*25, 1]; kù.babbar *ša 2 lú.meš šar-ra-ke* [\*38, 1-2]), à la place même où les autres contrats mentionnent "l'argent du capital" (kù.babbar sag.du [\*26, 1; \*27, 1; \*28, 13]): à l'évidence, nous sommes dans la sphère des affaires, non dans celle du droit pénal.

\*368 permet d'aller plus avant. C'est la conclusion d'une affaire commencée avec \*41: endetté (et très fortement endetté, de plus de cinq mines d'argent), Ammar-Addu ne peut rembourser son créancier; le roi Iarimlim se substitue à ce dernier; d'où la vente, forcée sans doute, de Kunuwa et de son finage (\*53) par Ammar-Addu à son nouveau créancier. Iarimlim ne faisait que pratiquer ainsi la politique systématique des rois d'Alalah: reprendre les villages possédés par des particuliers pour étendre le plus possible l'autorité de la couronne sur les terres du royaume. Mais la vente avait laissé un supplément qui fait l'objet de la note \*368: 1 *me-at* kù.babbar / *i-na ši-ma-at* / *uru ku-nu-wa* / *at-ru* / *ki-ma* kù.babbar / *ša lú.meš šar-ra-ke* / *ša am-ma-ra-a-du* / *wa-aš-ir-ru* / kù.babbar *at-ra* / *a-na é.gal* / *ik-lu-ú* ("100 sicles d'argent étaient en supplément dans la vente de Kunuwa; ils ont retenu l'argent supplémentaire pour le palais, en tant qu'argent des *šarrākum* que NP avait mandés."). Notre ignorance des circonstances est totale et l'on accordera que le sens même du texte est obscur. Il reste cependant que les *šarrākum* apparaissent là comme des "agents d'affaires", dont les cent sicles seraient la commission.

Les textes du même niveau VII citent des *dam.qār* ou, du moins, leur "chef": *ugula dam.qār.meš* (\*57, 3 et \*77, 17) et des *šaman.lá* (Giacumakis, s. v. *šamallû*). Au niveau VII, Alalah aurait donc pu connaître une organisation analogue à celle de la Babylonie contemporaine; le *šarrākum* représente-t-il une troisième catégorie? Ou ne serait-il pas l'équivalent du *šaman.lá*, dont il aurait tenu le rôle auprès du *tamkārūm*, c'est-à-dire un "colporteur" pour le compte d'un "marchand" résidant? Ammar-Addu pourrait bien avoir été l'un de ceux-ci et les *šarrākum* seraient ses employés.

Au niveau IV, les données sont peu utilisables. On lit aux lignes 4-5 de 165:

1 lú uru *Hu-tam-ma-na* lú *šar-ra-ku*

<sup>m</sup>*Iz-zi* lú *šar-ra-ku* *giš.tukul*

La traduction par "trafiquant" et "trafiquant d'armes" convient bien à ce bordereau qui apparaît énumérer des personnes sous leur nom, leur origine, leur métier ou fonction.

En conséquence, *šurkum* (\*370, 6') signifierait donc à peu près "colportage"; on transcrira et traduira les lignes 5'-8': 30 *gín* kù.babbar / *ša šu-ur-ki-im* / *ugu mu-šu-me-ni* / lú *giš an-di-li-im* ("Trente sicles d'argent du colportage au débit de NP, fabricant de baldaquin").

## 2. Le démonstratif *anamû*

A Alalah, l'opposition binaire (entre le pronom et l'adjectif démonstratif de proximité et ceux d'éloignement) est *annû* en face d'*anamû*, à la différence du babylonien qui pose *annû(m)* et *ullû(m)* et de l'assyrien où l'on a *anniu(m)* et *ammiiu(m)*. La statue d'Idrimi paraît faire exception; *ul-lu-ú* y serait en concurrence sur la même ligne (l. 69) avec *an(a)mû*. Y voir le pronom, complément d'objet du verbe suivant ("ces [villages], je les pillai"), suppose cependant qu'on corrige le singulier en pluriel (\**ul-lu-ú-<ti>*). Ne serait-ce pas plutôt l'adjectif *ullû* ("très haut") au permansif masculin pluriel: "et [ces villages] étaient très élevés. (Malgré cela), je les pillai etc."?

*anamû* apparaît aussi dans les paradigmes bilingues d'Ougarit (D. Kennedy, "Middle Babylonian Grammatical Texts II [Ugarit]", *MSL*, SS 1, p. 78), mais non dans les textes eux-mêmes écrits sur le site. Cette documentation provient donc d'ailleurs. C'est d'autant plus manifeste que le schéma à deux termes, à peu près unique dans l'assyro-babylonien du IIe millénaire, est ici à trois termes, *anamû* doublant *ullû*. Se trouve ainsi dénoncé le caractère artificiel du tableau: la source babylonienne originelle a été fourrée au cours de sa transmission vers la Méditerranée, que ce soit à Alalah ou ailleurs dans la région.

Il est douteux qu'*an(a)mû* se lise dans le traité KBo I 5, I l. 14; s'il y est, sa présence s'expliquerait

peut-être par le lieu de rédaction du document ou par l'origine du scribe. E. Weidner (*PDK*, p. 90, note 2) remarque combien sa langue se distingue de celle des autres traités. A part la forme *an-mu-ut-tim*, le pronom correspondant à *ullû* (que l'on trouve ailleurs à Hattousa) y est *anummû*. D'une manière ou d'une autre, le rédacteur semble donc en faire une forme parallèle et équivalente à *an(a)mû*. Que ce rapprochement soit fondé étymologiquement ou que ce ne soit qu'un hasard d'une homophonie approximative, on ne peut répondre. C'est toutefois une analogie digne d'être relevée entre le babylonien d'Alalah et celui de KBo I 5 (certes celui-ci utilise le système graphique hittite, mais il affectionne les lectures "longues", comme à Alalah: *i-na-aha<sub>x</sub>-ar* [*passim*], *i-na-aša<sub>x</sub>-ar* [p. 94, l. 59]). Ce n'est pas ici l'endroit pour le faire; on notera simplement, sans vouloir trop prouver, les autres convergences: *epru* au sens de "territoire", \*rgm signifiant "parler etc." ([*ri-ig-mi* p. 106, l. 8 et §11 ci-dessus], comme à Alalah et en ougaritique), non "revendiquer", \*wšr ("envoyer") avec valeur active à la forme I (p. 96, l. 21, l. 23; p. 102, l. 24 etc. et, à Alalah, §11 et §12, ci-dessus), peut-être le pluriel irrégulier de *munabtu* (p. 90, l. 16, mais la lecture du signe partiellement mutilé est douteuse [cf. *AHWB* s. v.] et, à Alalah [3, 6, 12]).

Le corpus du moyen-Euphrate connaît *annû* en face d'*ullû*, avec sa variante *allû*, mais *anamû* est aussi très discrètement employé. Le contexte, toutefois, est soit absent (Arnaud, *Emar* 6, n° 13, 9) soit obscur. Dans deux testaments (Arnaud, *TS* n° 47, 16 et dans Tsukimoto, *Acta Sumerologica* 16 [1994], p. 232, l. 28), on lit *a-na-me-e* / *a-na-A-me-e ta-as-li*, troisième personne féminin singulier à l'imperfectif (Peut-on y voir l'étymon \*šlw ["être sans souci"] bien attesté en ougaritique, en hébreu, en araméen et en arabe? Il faudrait alors élargir son champ sémantique pour lui donner le sens de "jouir sans crainte de", hypothèse qui reste à démontrer). Ce pronom est, en tout cas, un trait d'union entre l'Euphrate et l'Amq.

Voici le tableau général:

singulier	
nominatif masculin singulier:	<i>an(a)-mu</i> (116, 8)
nominatif "neutre" singulier:	<i>a-na-mu</i> (*271, 14)
accusatif masculin singulier:	<i>an(a)-me-e</i> (RS 4.449; en face de <i>a-na-me-e</i> [le nombre n'est pas sûr] Arnaud, <i>Textes syriens</i> , n° 47, 16) et <i>a-na-A-me-e</i> (Tsukimoto, <i>Acta sumerologica</i> 16 [1994], p. 232, l. 28)
pluriel	
nominatif masculin pluriel:	<i>an(a)-mu-û</i> (Idrimi, 69); <i>an-mu-ut-tim</i> (KBo I 5, l. 14) et <i>an-mu-tu<sub>4</sub></i> ( <i>MSL</i> , SS 1, l. 26)
accusatif masculin pluriel / "neutre":	<i>a-na-mu-û</i> (94, 23) et <i>an(a)-mu-û</i> (Idrimi, 90)
accusatif masculin pluriel:	<i>a-na-mu-û</i> (2, 16)
accusatif féminin pluriel:	<i>a-na-mu-û</i> (2, 75)
accusatif? pluriel?:	<i>a-na-mi-e?</i> [*411, 18]

Dans le corpus d'Alalah, ce pronom présente donc deux caractéristiques, une graphique et l'autre morphologique. Il est écrit soit *a-na-mu-(û)* soit *AN-mu-(û)*, cela en distribution à peu près égale (5 contre 4; à Ougarit, c'est la graphie courte qui est seule attestée; sur l'Euphrate, en revanche, deux formes sont longues *a-na-me-e* (Arnaud, *Emar* 6 n°13, 9 [cas et nombre indéterminés] et *Textes syriens*, n° 47, 16). AN doit donc se transcrire /ana/; il est d'ailleurs vraisemblable que, sous l'effet de l'accent (initial) ce second /a/ soit devenu un schewa ou ait été escamoté dans la prononciation relâchée. La graphie *a-na-A-me-e* est isolée et aberrante; quelle que soit la transcription choisie (*a-na-a-me-e*, *a-na-A<sup>me</sup>-e* ou *a-na-me<sub>5</sub><sup>me</sup>-e*), elle ne saurait imposer l'idée d'un /ā/.

Second trait original: le pronom est à peu près toujours invariable, en genre et en nombre. A Ougarit même, c'est une fois le cas (*MSL*, SS 1, l. 78: lú.še.pà.nu.me.a: *i-na ba-lu an-mu-û*); les autres formes y ont subi manifestement l'influence des paradigmes d'*annû* et d'*ullû*.